



# LETTRES
DE
MADAME LA MARQUISE
DE
# POMPADOUR,

Depuis MDCCLIII jusqu'à MDCCLXII inclusivement.

*PREMIERE PARTIE.*





*A LONDRES,*
Chez G. OWEN, Fleet-Street; & T. CADELL, dans le Strand. 1772.



# PRÉFACE.

Peu importe au lecteur de ces Lettres, qui ait été le pere ou l'époux de celle qui les a écrites. Tout le monde sait, sans se soucier, que l'un étoit un gros boucher de Paris, nommé Poisson, & l'autre Mr. le Normand d'Etioles, fermier-général, qui perdit son épouse dans la Marquise de POMPADOUR; que sous ce nom elle tenoit le timon de l'Etat pendant plus de vingt ans, & qu'elle mourut d'ennui, sinon de remords, âgée de 44 ans, en 1764.

Dans une de ces Lettres, Madame mentionne des Mémoires qui ne de-

voient voir le jour que lorſqu'elle ne le verroit plus: mais, ſoit qu'elle n'ait pu les achever, (& qui peut achever ſes propres Mémoires?) ſoit qu'elle ne parlât que de ces Lettres, où elle ſe plaiſoit tant, & où le public doit tant ſe plaire, ſes meilleurs Mémoires seront toujours ſes Lettres. On y voit les traits naïfs de ſon cœur & de ſon eſprit, les reſſorts mêmes de ſa conduite publique & particulière; de ſorte qu'elles ne laiſſent point à douter qui en ſoit l'auteur, & qu'elles ne nous permettent plus de nous étonner de l'étendue permanente de ſon pouvoir. Au reſte, l'éditeur a racheté ce recueil d'entre les mains de l'exécuteur du ſecrétaire de Madame,



lequel

lequel vient de mourir en Hollande, sans oser violer le secret qu'il avoit apparemment juré à sa maîtresse.

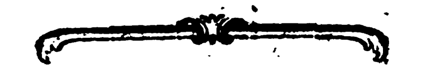
Plusieurs personnes illustres auxquelles les Lettres sont adressées, sont encore en état de produire leurs propres originaux; mais personne ne pouvoit en recueillir toutes les copies, excepté celui seul qui les avoit authentiquées.

De tous les genres d'écrire, l'épistolaire est le plus important comme le plus naturel; & de tous les recueils de Lettres dont les dames françoises aient enrichi leur langue, il n'y a peut-être pas un qui fasse éclater plus constamment, que celui-ci, une morale pure, un esprit brillant, les sentimens ten-

tendres & généreux, le ſtyle aiſé & élégant.

Pour rendre ces Lettres d'une utilité plus étendue, le propriétaire les a lui-même traduites en Anglois, dans la vue non-ſeulement de complaire (s'il étoit poſſible) également aux deux nations, rivales en eſprit comme dans le commerce, mais d'en augmenter l'amitié & l'eſtime mutuelle, en facilitant par les moyens les plus agréables & les plus efficaces la connoiſſance réciproque de leurs langues.

---



# LETTRES DE MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

## LETTRE I.

*Au Duc de* MIREPOIX.

Vos Lettres, Monsieur le Duc, me font toujours plaisir, comme vous savez; j'aime beaucoup ces petites bagatelles que vous m'avez choisies & envoyées, parce qu'elles viennent de vous: elles n'ont certainement pas d'autre mérite. Les Anglois ne savent ni manger, ni vivre, ni travailler avec goût. Je vous plains sincerement d'être obligé de vivre dans le pays du *rosbif* & de l'insolence. Je ne doute pas que vous ne soyez encore plus exposé que nous aux mauvaises chicanes & aux mauvais raisonnemens de ces fiers insulaires: il paroît qu'ils veulent la guerre; tout leur embarras est de trouver un prétexte honnête. Mais le vrai crime & le plus grand dont la France soit coupable à leurs yeux, est celui de rétablir sa marine.

La démarche que le parlement d'Angleterre a faite en naturalisant les Juifs, étonne toute l'Europe : le vieux Maréchal dit que la religion, les loix, & les mœurs des Israélites les rendent incapables d'être bons citoyens & bons sujets ; c'est toujours un peuple à part qui forme un état dans l'état, & à qui il ne faut accorder des priviléges qu'avec discrétion. On suppose que l'or qui, comme l'amour, rend tous les hommes égaux, est le plus fort argument que les Juifs aient employé dans cette occasion. La France sait depuis longtems que ce précieux métal est tout-puissant en Angleterre ; & que tout y est à vendre, la paix, la guerre, la justice & la vertu. Vous êtes content de la politesse des ministres du roi George : mais nous ne le sommes pas de leur politique ; ils ont, comme le cardinal Mazarin, un grand défaut dans les négociations, c'est qu'ils veulent toujours tromper. Prenez soin de ne pas l'être, & pensez toujours à votre patrie & à vos amis.

---

## LETTRE II.

*Au même.*

1753.

MALGRÉ toutes vos espérances & vos promesses, & les mensonges de la cour de

de Londres, nous regardons la guerre comme inévitable, mais ſans nous allarmer : tous les cœurs des Indiens en Amérique ſont pour nous ; nous avons des vaiſſeaux, une bonne armée & de bons amis. Mylord Albemarle, qui s'occupe plus de ſes plaiſirs que de politique, a pourtant préſenté un grand mémoire, où il ſe plaint que c'eſt à l'inſtigation des François que les Sauvages d'Amérique attaquent ſa nation. Il eſt triſte que ce peuple ſage ne puiſſe ſe faire aimer, & il eſt honteux de s'en plaindre. Ce mémoire ne méritoit pas de réponſe ſérieuſe, & il n'en a pas eu. Monſieur l'Ambaſſadeur s'eſt encore plaint que la France conſtruiſoit des vaiſſeaux : cette plainte ne méritoit pas non plus de réponſe ſérieuſe, & elle n'en a pas eu. Le Roi compte ſur votre zele, vos lumieres & votre vigilance dans ce tems critique : voyez tout, obſervez tout, examinez tout. Les Anglois ne ſont pas fins : je ne crois pas qu'ils puiſſent vous ſurprendre. Je vous prie de faire mes civilités à la ducheſſe (*) : c'eſt une femme que j'aime pour ſon eſprit & la bonté de ſon cœur : ces caracteres ſont rares dans ſon pays, mais ils n'en ſont que plus eſtimables. Adieu, Monſieur le Duc, ayez ſoin de votre ſanté pour le ſervice du Roi, & la ſatisfaction de ceux qui vous aiment.

 J'ai

(*) De Queensberry.

J'ai dans l'idée que nous vous reverrons bientôt: j'en ferois bien-aise, & j'en ferois fâchée, car je n'aime pas la guerre: elle ne fait jamais que très peu de bien, & toujours beaucoup de mal.

Je suis, &c.

---

## LETTRE III.

*A Madame la Marechal* d'ETRE'ES.

1754.

JE m'apperçois de plus en plus que la condition des Rois & des grands est bien triste, & je m'imagine qu'un palfrenier est un peu plus heureux que son maître. Qu'il faut payer cher la pompe, la gloire, & les magnifiques bagatelles que le peuple ignorant a la bêtise d'envier! Pour moi, je vous avouerai que je n'ai pas eu six momens agréables depuis que je suis ici; tout le monde tâche de me plaire, & presque tout le monde me déplaît: les plus brillantes conversations me donnent la migraine; je bâille au milieu des fêtes, & j'éprouve sans cesse qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité. Cependant il faut avaler le calice, tout dégoûtant qu'il soit, puisque je l'ai voulu. Le Roi se porte bien, mais il s'ennuie tout comme

me les autres ; & les querelles du clergé avec le parlement ne contribuent pas à le mettre de bonne humeur. Les ministres se donnent la torture pour les accorder ; mais les prêtres ne veulent pas reculer d'un pas. Je ne saurois pourtant m'imaginer que leurs billets de confession soient bien nécessaires, ni que Dieu chasse de sa présence un honnête homme qui meurt sans leurs passe-ports. Je m'imagine, au contraire, qu'ils sont, pour la plupart, vains, ambitieux, mauvais sujets du Roi & mauvais serviteurs de Dieu. Mais leur credit est malheureusement si grand, par la sainteté de leur caractere & le beau prétexte de la religion, qu'on se voit obligé de les ménager. Le Roi sent bien que le parlement soutient les droits de sa couronne contre le clergé, qui voudroit être indépendant ; cependant il se trouve, pour ainsi dire, forcé de punir ses amis, & de caresser ses ennemis : voilà la condition de ces dieux de la terre, qu'on adore & qu'on méprise en même tems. Ces querelles ne vous affectent pas, ma chere amie, parce que vous êtes éloignée de la scene ; mais moi, elles m'affligent, parce qu'elles affligent le meilleur des Rois. Prions Dieu qu'il inspire à ses ministres l'esprit de paix & de charité. Avez-vous vu notre Comte (*)? Je l'ai chargé d'une petite affaire : il est

(*) Le Comte de Valbelle.

est excellent pour les petites affaires. Après celle-là j'en ai encore une autre à lui donner de la même importance; je connois ses talens, & il en faut faire usage: parlez-lui. Je vous embrasse tendrement.

---

## LETTRE IV.

### *A Monsieur* BERRIER (*).

NE parlons point de remercimens, Monsieur; si j'avois connu un plus habile homme que vous, je l'aurois recommandé. Témoignez votre reconnoissance au Roi, en faisant mieux que vos prédécesseurs: c'est le plus beau compliment & le seul que j'attends de vous. Il faut surtout à présent une grande intégrité, & de grands talens pour un emploi de cette importance: c'est cette raison qui vous a fait choisir. Il y a des gens qui prétendent qu'il est impossible que la France ait une bonne marine, ou qu'elle la conserve longtems. Ils disent encore que cela pourroit produire une révolution dans le gouvernement; que pour le moins l'autorité royale en souffriroit; qu'une grande marine, & le grand commerce, qui en est la suite,

(*) D'abord lieutenant de police à Paris, puis contrôleur général, & enfin secrétaire des affaires étrangeres.

ſuite, ſuppoſent la liberté des ſujets, comme dans une monarchie mixte, telle que l'Angleterre, ou dans une république, telle que la Hollande. Si cela étoit, il n'y auroit pas le petit mot à dire: je ne ſerois pas bien aiſe que le Roi deſcendît de ſon trône, & que de maître abſolu il devînt le premier ſerviteur de l'Etat. Croyez-vous, Monſieur, que les François ſoient faits pour la liberté, ou que ces beux raiſonnemens ſoient raiſonnables? Il me paroît que c'eſt une mauvaiſe excuſe pour les miniſtres précédens, & elle n'en ſauroit être une bonne pour leurs ſucceſſeurs. Travaillez donc, Monſieur, avec zele, & faites reſpecter le nom François dans les deux mers. Votre département eſt le plus important, comme le plus difficile; qui commande à la mer, commande à la terre. Vous ſerez étonné qu'une femme vous parle de tout cela; mais ma ſituation eſt ſinguliere en tout, comme ma fortune. J'ai éprouvé plus d'une fois, que les femmes peuvent avoir raiſon & donner de bons conſeils: votre élévation en eſt un nouvel exemple. Au nom de Dieu & de la France, honorez-vous, honorez-moi. Adieu, Monſieur, je vous ſouhaite autant de bons ſuccès, que vos ennemis & les miens vous en ſouhaitent de mauvais. Je ſuis, &c.

LET-

# LETTRE V.

## *A Monsieur* DIDEROT.

MONSIEUR, je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique*; on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la religion & à l'autorité du Roi. Si cela est, il faut brûler le livre: si cela n'est pas, il faut brûler les calomniateurs. Mais malheureusement ce sont les ecclesiastiques qui vous accusent, & ils ne veulent pas avoir tort. Je ne sais que penser sur tout cela, mais je sais quel parti prendre: c'est de ne m'en mêler en aucune maniere: les prêtres sont trop dangereux. Cependant tout le monde me dit du bien de vous; on estime votre mérite, on honore votre vertu. Sur ces témoignages, qui vous sont si glorieux, je vous crois presque innocent; & je me ferai un plaisir de vous obliger en toute autre chose. La proscription de l'*Encyclopédie* est un point résolu sur la déposition des dévots, qui ne sont pas toujours justes & vrais. Si le livre n'est pas tel qu'ils le disent, je ne puis que vous plaindre, & détester l'hypocrisie & le faux zele, en attendant que vous m'offriez une autre occasion de vous être utile, &c.

LET.

## LETTRE VI.

### *A la Marquise de* BRETEUIL.

*Mars* 1754.

Je vous dois une réponse, & je vous la fais avec beaucoup de plaisir. Vous voyez que dans ce pays où l'on a d'ordinaire la mémoire si courte, je n'oublie cependant pas mes amis. Il y a des gens qui s'amusent à me représenter comme une femme hautaine, intéressée, incapable de sentir & d'aimer le mérite. Vous savez ce qui en est: mais je vous avoue que ces jugemens m'affligent, parce qu'ils sont injustes; & peut-être m'affligeroient-ils davantage s'ils ne l'étoient pas; car en pareil cas la vérité irrite plus que le mensonge. Je ne suis pas hautaine, car je vis familiérement avec les personnes que j'estime: pour les autres, je ne me soucie pas de les fâcher ni de leur déplaire. Je ne suis pas intéressée, puisque je dépense tant d'argent pour obliger souvent mes ennemis, & plus souvent des ingrats. Je ne suis pas incapable d'aimer le mérite, puisque je vous aime tendrement, & que je saisis avec empressement toutes les occasions qui se présentent de vous en convaincre. Je suis bien heureuse d'en avoir encore trouvé

une

une nouvelle: mais savez-vous, Madame, que je suis dans une grande colere? Pourquoi me parlez-vous de cette place vacante chez la Reine? Est-ce que je ne pense pas toujours à vous? Je devrois vous punir, & vous cacher ce qui est arrivé: mais mon cœur, que je consulte toujours, ne le veut pas. Je vous apprends donc que vous aviez été nommée à cette place, avant que j'eusse reçu votre lettre. Je ne veux pas vous dire quelle est la personne qui vous a proposée, & qui a réussi: sachez seulement que c'est une personne qui est toute à vous, & qui ne veut point recevoir de complimens. Je crois qu'il est bon que vous veniez promptement remercier le Roi, & m'embrasser.

Vous verrez ici un grand homme sec (*), noir comme un démon, haïssant comme Charles XII. les femmes & les plaisirs, mais aimant comme lui à la fureur la guerre & la gloire. Il nous a fait beaucoup de mal dans la derniere guerre, & il est venu offrir ses services pour en faire autant aux Anglois à la premiere occasion, qui ne viendra peut-être que trop tôt. Je finis ici ma Lettre pour aller souper, & puis m'ennuyer. Adieu, ma belle Marquise: aimez tout le monde, & moi plus que tous les autres.

LET-

(*) Mr. Courtin, fameux partisan.

## LETTRE VII.

### *A la Comtesse de* BRANCAS.

VOUS m'avez fait rire avec votre petit évêque : est-il donc bien vrai qu'il s'amusoit dans son carrosse à mettre des mouches sur le visage de la belle Duchesse? Je ne crois pas que ce soit-là une fonction épiscopale; mais elle est agréable, & il seroit à souhaiter que les prêtres ne fissent jamais plus grand mal. Mais laissons-là ce *révérend pere en Dieu*, & parlons de nous, ma chere amie; m'aimez-vous encore davantage que la sémaine derniere? Pour moi, je sens que je vous aime tous les jours de plus en plus, & que votre affection m'est nécessaire: je m'ennuie quand je ne vous vois pas. Que ces mechans hommes, qui prétendent que les femmes ne peuvent s'aimer, viennent à nous; ils en apprendront des nouvelles. J'ai beaucoup de connoissances, beaucoup de très-humbles serviteurs & de très-humbles servantes, que je vois sans plaisir, & que je quitte sans regret. Il me faut un bon cœur, un esprit agreable comme le vôtre, pour me plaire. Le Roi est allé à la chasse par le plus furieux tems du monde; il s'en moque, il a un corps de fer. Pour ses petits seigneurs qui sont faits de pa-

pier mâché, c'est toute autre chose; mais il faut suivre le maître, & paroître content. Pendant ce tems-là, comme il faut faire quelque chose, je me promene dans ma galerie, je regarde mes tableaux, je bâille & j'écris. Ne trouvez-vous pas que je suis bien heureuse? On a représenté ici la nouvelle tragédie de Voltaire: il est étonnant que ce vieillard fasse encore des enfans si beaux & si vigoureux. C'est un homme unique ce Voltaire; il n'y a personne qui sache mieux faire rire & faire pleurer.

Je vous prie, Madame, de m'amener votre petite fille; je veux la baiser & la marier, si vous le voulez bien: je l'aime beaucoup, parce que j'aime beaucoup tout ce qui vous appartient & qui vous ressemble. Mais j'entends du bruit: voici des importuns qui viennent me chercher pour un petit souper, & qui m'obligent d'interrompre ma Lettre & mon plaisir. Je la reprendrai demain.

En sortant du lit, je commence par vous souhaiter le bon jour. J'avois prévu que je m'ennuyerois hier, & j'ai deviné juste. Ah! que les bienséances du monde sont une chose bien imaginée! La compagnie ne me plaisoit pas: c'étoient des gens fort civils, très-fades, & dont les flatteries faisoient mal au cœur. Ils rioient de tous les bons mots que je n'avois pas dits, & vouloient me persuader

der en dépit de moi-même, que j'avois envie de briller avec eux. Croyez-moi, ma chere, tous les flatteurs ſont des ſots qui s'imaginent que les autres leur reſſemblent. Il y avoit auſſi de belles femmes, mais ridicules, qui ſembloient dire aux hommes, *voilà mon viſage, admirez-le.* Quel tourment, ma chere Comteſſe, que ces petits ſoupers qu'on trouve ſi agréables & ſi délicieux! Je ſuis preſque convaincue qu'il n'y a perſonne qui n'ait envie de bâiller, lorſque tout le monde ſe récrie qu'il a bien du plaiſir. Pour moi, je n'y en ai point: mais en recompenſe, je ne manque jamais d'y attraper beaucoup d'ennui & une bonne migraine. Voilà la vie agréable que je mene, & que je ſouhaite à tous mes ennemis. Il n'y a point de nouvelles publiques, mais beaucoup d'aventures, d'intrigues & de baſſeſſes particulieres. J'écoute encore ceux qui me les racontent; mais je les mépriſe, & ils ne me plaiſent plus comme autrefois: ce qui me fait croire que mon cœur devient meilleur. Mais pourquoi ne me dites-vous pas de finir? Je m'imagine que ma Lettre eſt aſſez longue, non pas pour moi qui aime à vous écrire, mais pour vous que j'ennuie. Je m'en vais la relire: mon Dieu! quel fatras! Je n'y trouve qu'une choſe que vous approuverez: ce ſont les marques d'amitié que je vous donne: tout

cela est bon, & vrai. Quant au reste, je vous conseillerois de ne pas le lire, si vous ne l'aviez déja lu. Je suis, &c.

---

## LETTRE VIII.

### *Au Duc de* MIREPOIX.

1755.

Vous êtes, Monsieur l'ambassadeur, un charmant correspondant pour une femme: mais on a peur que vous ne soyez pas vigilant pour observer les démarches des Anglois. Il paroît évident qu'ils ont quelque grand dessein en vue: ils font de grands armemens dans tous leurs ports, ils font passer en Amérique des troupes & des munitions de toute espece. Cependant on trouve extraordinaire que vous repétiez sans cesse dans toutes vos dépêches, que le Roi d'Angleterre est toûjours notre ami, & qu'il n'a aucune mauvaise intention contre nous. Vous savez mieux que moi, que tout le sécret de la politique consiste à mentir à propos, & que les Rois peuvent mentir comme les autres. Il seroit honteux que dans ces matieres un François fût la dupe des Anglois, & j'ai bien peur que vous ne le soyez, à moins que vous ne vous teniez bien sur vos gardes pour votre propre réputation,

tation, & pour faire honneur à vos amis. Il y a par exemple un certain Général Braddock qui a commencé les hostilités en Amérique: il est impossible qu'il ait osé agir sans ordre; & s'il en a reçu, vous voyez que vos bons amis d'Angleterre sont des fourbes & se moquent de vous. Les affaires ne peuvent rester où elles en sont; nous saurons bientôt à quoi nous en tenir: mais en attendant je crains que vous ne reveniez brusquement ici avec la honte d'avoir été trompé en politique par les plus mauvais politiques qui soient sur la terre. Si cela arrivoit, j'en serois très-affligée & pour vous & pour moi; car vous savez avec quel zele j'ai toûjours été & serai toûjours disposée à vous servir. Je vous salue de tout mon cœur; ayez soin de votre gloire & de nos intérêts. Je suis, &c.

---

## LETTRE IX.

*Au même.*

1755.

VOUS nous avez enfin trompé, Monsieur le Duc, parceque vous avez été trompé le premier; mais on trouve étrange que vous l'ayez été. Comment est-il possible que le Roi d'Angleterre ait donné un ordre aussi

injuste & digne du siecle d'Attila, sans que vous en ayez eu le moindre soupçon? Voilà donc deux vaisseaux de guerre & plus de trois cents vaisseaux marchands saisis au milieu de la paix, & sans déclaration de guerre. Après cela, vantez encore la justice & l'humanité des Anglois. Le Roi a été surpris, & toute la nation est indignée: jamais personne ne les auroit cru capables de commencer la guerre comme les pirates d'Alger. Nos ministres sentent bien que toutes leurs représentations à la cour de Londres seront inutiles: les voleurs ne prennent pas pour rendre. Cependant c'est une démarche qu'il faudra faire pour la gloire du Roi, & pour suivre les formes de la justice, même avec les injustes. L'Europe verra alors avec étonnement sa modération & le crime de ses ennemis.

---

## LETTRE X.

*Au même.*

*Juin* 1755.

Je pense, comme vous, Monsieur l'Ambassadeur, que vous ne pouvez plus rester décemment à Londres; & on espere vous voir bientôt ici. Je ne sais pas quel sera l'événement de cette guerre; mais si la fortune

tune se met du parti de la justice, nous n'avons rien à craindre. Notre marine est, dit-on, sur un assez bon pied, & capable de faire tête aux Anglois: Dieu le veuille! Cependant, malgré les promesses & la confiance de nos ministres, le Roi n'est pas sans inquiétude, ni la nation non plus. C'est une guerre de mer que nous allons avoir, & la mer ne semble pas l'élement des François; on peut même dire qu'ils ne l'aiment pas: quoi qu'il en soit, on fera ce qu'on pourra. Ne manquez pas de rapporter avec vous une liste exacte de la marine Angloise, du nombre de leurs vaisseaux, de leurs matelots, de leurs troupes de terre & de mer; informez-vous avec adresse de leurs desseins, de leurs négociations avec les Princes du continent, de leurs ressources & de leurs projets &c. Tout le monde se flatte que nous aurons la supériorité sur terre, & il y a beaucoup d'apparence; de sorte que quelques pertes que nous fassions sur mer, le continent nous dédommagera; & le pis aller sera de faire une paix telle que celle d'Aix-la Chapelle, par laquelle toutes les puissances, après s'être épuisées d'hommes & d'argent, se sont à peu près trouvées au même point d'où elles étoient parties: car le tems de faire des conquêtes est passé. On croit que le Roi George s'est trouvé forcé de faire

cette démarche violente, si contraire à sa gloire: les marchands de Londres, par leur crédit, leur argent & leurs clameurs, mènent leur Roi par le nez, & l'obligent à faire la guerre, quelque inclination qu'il ait pour la paix. Vous voyez, Monsieur le Duc, qu'il y a des inconvéniens partout: dans les monarchies absolues, les Rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent; dans les monarchies mixtes, ils ne peuvent pas même faire le bien. Pour nous, tâchons toûjours de le faire, en aimant & en servant notre Roi & nos amis. Je suis, &c.

---

## LETTRE XI.

### *A la Duchesse d'*AIGUILLON.

1755.

Je m'afflige avec vous de la mort de Mr. de Montesquieu: c'étoit un grand homme & un bon citoyen; il étoit bien digne d'être votre ami. Je m'imagine que la Sorbonne laissera ses cendres en paix; c'est une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. Castel se vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il n'eût pas été bon chrétien auparavant. Pour moi je pense que les honnêtes gens & les gens de mérite le sont, quoiqu'ils ne fassent pas tant de bruit que les autres, & qu'ils soient plus modestes,

deftes, fans préjugés & fans fanatifme. Le Roi eftimoit cet illuftre mort, & il a été touché de fa perte. Ses petits ouvrages, comme le *temple de Gnide* & autres, faifoient mes délices. Quant à fon *Efprit des Loix*, je n'avois ni le tems, ni peut-être la capacité de le lire: ces lectures profondes ne conviennent qu'à peu de femmes. On dit qu'il vous a laiffé quelques papiers intéreffans: je ne doute pas que vous n'en faffiez part au public, lorfque le tems aura apporté quelque foulagement à votre douleur. La maniere dont vous pleurez vos amis, fait voir combien vous êtes digne d'en avoir. J'ai l'avantage d'être de ce nombre, & c'eft un des biens que j'eftime le plus. Si je puis vous être utile à quelque chofe dans cette occafion, ne me refufez pas, Madame, le plaifir de vous obliger, &c.

---

## LETTRE XII.

*A la Ducheffe de* CHAROST *).

1755.

VOUS me demandez, Madame, ce que nous faifons à Verfailles: nous parlons politique, nous battons les Anglois, nous penfons auffi à la paix. Comme vous aimez



*) Dame d'honneur de la Reine.

ces matiéres, & que j'en ai malheureusement la tête pleine, je m'en vais causer amicalement avec vous un quart d'heure; après quoi, ma belle Duchesse, vous irez à la comédie, si vous avez mal à la tête. Pour commencer, je vous dirai donc que le Roi est pacifique: il n'a jamais oublié les leçons que son bisayeul lui donna à ce sujet, lorsqu'il étoit encore enfant. Cependant il se voit aujourd'hui forcé de tirer l'épée pour venger son honneur & celui de sa couroune. Si on lisoit dans quelque histoire ces paroles: „Le Roi de ce peuple saisit & confisqua „à son profit trois cents vaisseaux d'une nation „voisine qui trafiquoient en mer sous la pro„tection des traités, & tous les hommes „qui s'y trouvoient furent chargés de fers, „& jettés dans des culs de basse-fosse: „ on demanderoit aussitôt si cela ne s'est pas passé parmi les Cannibales? C'est pourtant le Roi humain d'une nation humaine, qui a commis cette action. Il paroît que les sauvages d'Angleterre ont une justice comme une religion à part, ce qui ne les empêche pas de réclamer pour eux la justice générale. On diroit néanmoins que ces hommes si hardis sont embarrassés dès le premier pas: ils cabalent beaucoup dans le nord pour nous chercher des ennemis, & défendre le païs d'Hanovre. Mais à propos de ce beau païs

d'Ha-

d'Hanovre, Mr. de Maurepas disoit une fois pour plaisanter, que c'étoit sans doute par amitié pour les François que les Anglois avoient mis l'illustre maison d'Hanovre sur le trône, & pris pour leur Roi le dernier des neuf grands vassaux du saint Empire Romain. Auparavant ils pouvoient presque dire qu'ils n'avoient que la chûte du ciel à craindre; mais à présent, il faut qu'ils viennent se battre sur terre pour défendre les déserts de ce misérable électorat: il faut qu'ils s'épuisent par les guerres & les alliances du continent, jusqu'à ce qu'à la fin ils succomberont sous le poids de leurs dettes & de leurs pertes. Le Roi est résolu de donner aux Anglois l'exemple de la justice & de la modération. On leur demandera la restitution de nos vaisseaux, & sur leur refus on fera usage de la *derniere raison des Rois*. On croit que les Hollandois accepteront la neutralité qu'on leur offrira: leurs traités avec nos ennemis ne les obligent qu'en cas d'invasion, & nous ne pensons pas de tout à envahir leur Isle: il y a assez d'endroits où nous pourrons les joindre.

Adieu, ma chere Duchesse, je suis au bout de ma politique; ces affaires ne conviennent pas trop à une belle femme: mais pour moi, qui ai presque passé le tems de plaire, toute occupation m'est bonne, pourvu

qu'elle

qu'elle m'empêche de bâiller, & qu'elle me donne occasion d'obliger ceux que j'aime. Je suis, &c.

---

## LETTRE XIII.

### *Au Marquis d'*ALBRET *).

1755.

VOUS nous avez appris une bonne nouvelle ; cette conversion du Prince de Hesse est un miracle de la grace & de la politique : ainsi Dieu, dans sa sagesse profonde, se sert quelquefois de moyens humains pour opérer des prodiges surnaturels. Ce bon Prince ne pouvoit pas se faire catholique plus à propos, pour nous & pour lui. Les Anglois en murmureront, & nous bénirons le ciel. Mais on dit que le vieux Duc, qui est fort dévot dans sa vieille croyance, ne voit pas cette démarche de son fils avec plaisir, & on craint qu'il ne la rende inutile. Après tout, le jeune Prince ne sera-t-il pas maître après la mort de son pere, & pourra-t-on le forcer de vendre ses soldats & sa conscience aux ennemis de sa nouvelle religion? Les Anglois & les P. . . feront sans doute grand bruit, & ne manqueront pas d'alléguer l'important prétexte de la

*) Ambassadeur à Vienne.

la religion protestante, quoique, pour le dire en passant, la religion ne les touche gueres: mais il faudra les laisser crier, & profiter de toutes les graces de la providence.

Je pense toujours à vous, Mr. le Marquis: je vous prie d'être persuadé que je ne laisserai échaper aucune occasion de vous obliger, parceque vous servez bien le Roi & vos amis, &c.

---

## LETTRE XIV.

*Au Comte d'* Affry.

5715.

On se doutoit déja ici de cette négotiation des Anglois en Russie, & nos ministres n'en paroissent pas fort allarmés. Qu'est-ce que le Roi George pourra faire avec les cinquante mille Soldats qu'il marchande? D'ailleurs, nous avons ici d'autres vues, & il y a à parier que la Russie rompra, avant qu'il soit six mois, son traité avec le Roi George. Nous ne sommes plus dans le tems des alliances durables, & les intérêts des Princes de l'Europe changent à présent presque toutes les nouvelles lunes. On compte toujours que le Prince de Hesse, puisqu'il faut qu'il vende ses troupes, les vendra aux honnêtes gens: qui pourroit l'en empêcher?

On

On est toujours fort content de vous, & des dispositions des Hollandois à notre égard. S'ils avoient quelque défiance, le Roi est disposé volontiers à leur remettre Dunkerque entre les mains jusqu'à la paix, pour caution de sa parole. S'ils le refusent, & se contentent de sa parole, ils lui rendront justice; & cela prouvera qu'ils n'ont pas mauvaise opinion de nous. J'avois déja ouï parler de cette belle *Histoire de Madame la Marquise de Pompadour*, qui se débite en Hollande: je soupçonne, comme vous, qu'elle vient originairement d'Angleterre, parce qu'elle est pleine de mensonges palpables, de bêtises & d'injures grossieres. Les Anglois sont incapables d'écrire; ils ont plus de passion que de raison. Quoi qu'il en soit, s'il étoit possible de supprimer ce beau livre, je n'en serois pas fâchée, pour l'amour de moi & pour l'amour de la vérité, qu'il faut considérer en toutes choses. Il est vrai qu'il n'y a que des Anglois & des laquais qui puissent la lire ou la croire: mais il est bien désagréable de servir de passe-tems à des Anglois & à des laquais. Voyez, Mr. l'Ambassadeur, ce qu'il y a à faire, & ce qu'on peut faire. Il faut toujours vous remercier de vos Lettres & de votre correspondance: rien ne peut m'être plus agréable & plus utile dans la position où je me trouve. Le Roi

a tou-

a toujours beaucoup d'eſtime pour vous: vous l'avez ſervi avec zele & avec ſuccès dans une conjoncture fort critique; ſoyez ſûr que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. L'Ambaſſadeur d'Hollande parle très bien de vous, & dit que vous avez dans ſon païs la réputation d'un très-honnête homme & d'un grand miniſtre: cela eſt fort heureux pour les affaires du Roi, & donne beaucoup de ſatisfaction à tous ceux, qui, comme moi, vous veulent du bien, & ne négligent aucune occaſion de vous en donner des preuves.

Je ſuis, &c.

---

## LETTRE XV.

### *A Madame* Du Bocage.

J'ai reçu avec beaucoup de plaiſir & de reconnoiſſance le beau poëme que vous m'avez envoyé. Si la découverte de Chriſtophe Colomb n'avoit déja éterniſé ſa mémoire, vos vers le rendroient immortel. Vous le rendez amoureux, comme Enée le fut de ſa Didon: cela eſt galant & naturel: l'amour eſt la paſſion des grands hommes, & leur fait mériter la gloire, pourvu qu'il ne leur tourne pas la tête. Je crois que jamais Colomb n'a été ſi bien chanté, ni par une plus belle bouche: vous en faites d'ail-

leurs

leurs un excellent chrétien; ainsi il ne lui manque aucun mérite. Je ne sais ce que dira notre bon ami Voltaire: il a écrit quelque part que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, & que la seule différence qui soit entre les deux sexes, est que le nôtre est plus aimable. Je suis tentée de croire qu'il a raison, surtout après avoir lu votre *Colombiade;* & je m'imagine qu'il en est un peu jaloux, car j'y ai remarqué plus de mille vers qu'il voudroit sans doute avoir faits. Je vous prie, Madame, de me fournir une occasion de vous obliger. Je suis, &c.

---

## LETTRE XVI,

*A Monsieur* ROUILLE (*)

1756.

Vous savez, Monsieur, quelle est la résolution du Roi; il faut sans doute s'y conformer. Je conviens que la démarche est un peu humiliante & inutile: les Anglois n'ont pas saisi nos vaisseaux pour les rendre. Il est vrai que les particuliers ont quelquefois des remords de conscience; mais les Rois n'en ont point. Ecrivez cependant au ministre Fox: on dit que ce mot signifie

renard

(*) Ministre de la Marine.

*renard* en François: je souhaite qu'il n'agisse pas en renard. Si l'on refuse de faire justice au Roi, toute l'Europe l'apprendra avec indignation, & nous pourrons nous venger des pirates, avec la certitude d'être approuvés des peuples & des Princes qui connoissent les loix du droit public & de l'honneur. Que votre Lettre soit modérée, mais forte, & digne du Roi que vous servez. Mr. d'Affry me mande que l'Ambassadeur d'Angleterre à la Haye se donne beaucoup de peine pour faire concevoir aux Hollandois qu'ils sont obligés de prendre parti contre nous; & il n'en prend pas moins pour leur faire concevoir le contraire, & il y a apparence qu'on l'écoute plus volontiers, parce qu'il a la justice & la raison de son côté. Les *bons compères* d'Henri IV. sont trop sages pour s'embarquer dans une guerre, dont ils ne pourroient retirer ni honneur ni profit. Ils se souviennent d'ailleurs que la derniere leur a coûté assez cher, & l'on ne croit pas qu'ils se départent de la sage résolution qu'ils ont prise à ce sujet. Cependant, Monsieur, dans votre département, qui est sans contredit le plus délicat, n'oubliez rien pour les ménager: assurez-les dans toutes vos dépêches & vos instructions de l'estime & de l'amitié du Roi. Ces petites politesses ne sont

rien en elles-mêmes, & cependant elles produisent toujours de bons effets. Le marquis de Louvois a fait vingt ennemis à Louis XIV. par sa hauteur & son insolence avec les Princes étrangers. Soyons toujours modestes, mais sans bassesse & sans lâcheté. Adieu, Monsieur, je pense & je dis toujours du bien de vous.

---

## LETTRE XVII.

*Au Maréchal Duc de* BELLE-ISLE.

*Mars* 1756.

VOUS voyez, Mr. le Maréchal, que les badauds de Paris, dans leur babil oisif, peuvent quelquefois donner de bonnes idées & de bons conseils. Vous approuvez l'expédition de Minorque, & en effet il sera fort plaisant d'aller dans un endroit où les Anglois ne nous attendent pas, au lieu d'aller a Londres où ils ont si peur de nous voir. Je ne connois pas les ministres du Roi George; mais il paroît que ces gens-là ont perdu la tête, & sont supérieurement ridicules. Ils ne savent ce qu'ils veulent faire, ou ce qu'ils ne veulent pas faire; & au lieu de se préparer à attaquer, puisqu'ils sont les prémiers aggresseurs, ils ne songent qu'à défendre leur

leur païs contre une invasion qu'ils craignent, & qu'ils ne devroient pour le moins craindre qu'après une longue guerre malheureuse. Tout le monde convient que Mr. de la Galissoniere est l'homme le plus propre pour commander la flotte de Toulon, & d'ailleurs il n'y a pas grand péril: grace à la profonde sagesse du Ministere Anglois, il n'y a pas d'ennemis dans la Méditerranée. On a recommandé Mr. de Richelieu pour le siege de Port-Mahon: cet homme se croit propre à tout, se présente à tout, & obtient tout: il est intriguant, hardi, & parle bien; on l'aime, & on l'emploie. Dieu veuille qu'il réussisse, quoiqu'il y ait bien des gens qui en feroient surpris & fâchés! Vous avez bien raison de dire, que la situation de ce pauvre Prince de Hesse est fâcheuse. Les Anglois, par leurs intrigues & le fanatisme de ses propres sujets, l'ont donc forcé à leur vendre ses troupes. Avec ce secours & leurs Hanovriens, ils auront une armée en Allemagne, qui sera, dit-on, commandée par le Duc de Cumberland. C'est un mauvais Général, qui n'a jamais battu qu'une poignée d'Ecossois: j'espére qu'il ne sera pas plus habile en Allemagne qu'il l'a été en Flandre pendant la derniere guerre. On assure que notre bon ami le Roi de

P... est sur le point d'accepter l'argent que les Anglois lui offrent pour se battre à son profit: il n'en a jamais fait d'autre. Il faut avouer, Mr. le Maréchal, que voici une guerre bien étrange qui se prépare. C'étoit une querelle particuliere entre la France & l'Angleterre, & cette étincelle va embraser toute l'Europe. Il semble que la justice & la probité ne soient faites que pour le peuple: les Princes se mettent au dessus. Continuez-moi vos leçons sur cette misérable politique, puisque par la bizarrerie de mon sort je suis obligée d'y prendre part & d'en savoir quelque chose. Le Roi a beaucoup de confiance dans vos lumieres, & la nation vous révére: dirigez nous dans ces tems critiques, & remplissez nos espérances, &c.

---

## LETTRE XVIII.

*A la Maréchale* d'ETRÉES.

*Mars* 1756.

CROYEZ-MOI, ma respectable amie, que ce n'est pas ma faute, si Mr. le Maréchal n'a pas le commandement de l'expédition de Minorque. Mais ceux qui ont beaucoup d'intrigue, l'emportent presque toujours sur ceux qui n'ont que beaucoup de

de mérite. Le Duc de Richelieu a tout promis, & on a tout cru. Cependant c'est une petite affaire de deux mois tout au plus. On employera Mr. le Maréchal dans une autre occasion, encore plus importante. Il est destiné à commander bientôt une armée en Allemagne, & il aura affaire à une ancienne connoissance, le Duc de Cumberland: je m'imagine qu'il ne le craint gueres. Le Comte de Saxe disoit que ce Duc étoit un Gascon qui n'avoit jamais tenu parole: en effet, il avoit promis *de venir à Paris en* 1745. *ou de manger ses bottes;* il n'est pas venu à Paris, il n'a pas mangé ses bottes, & nous l'attendons encore.

J'ai été fort affligée de la mort de votre niece: une jeune personne si belle & si vertueuse méritoit de vivre plus longtems, si toutefois la vie est un bien; ce que je ne crois pas du tout. Je conçois & je partage la douleur que sa perte a dû vous causer: que ne puis-je vous consoler! On espére vous voir bientôt à Versailles: & pour moi je le désire plus que personne, pour vos propres intérêts & ma satisfaction particuliere. Je vous salue, Madame, avec tendresse; croyez que je ne pense qu'à vous servir & à vous aimer, &c.

## LETTRE XIX.

### *Au Duc de* BOUFLERS.

1757.

J'AI reçu ce matin une belle & importante Lettre de votre part, & puis une autre d'Hollande, où l'on me dit que les Anglois viennent d'annoncer un jeûne public pour attirer la bénédiction de Dieu sur leurs armes. Je ne sais pas si le jeûne est bon pour gagner des batailles: mais je sais que pour plaire à Dieu, il ne faut pas commettre d'injustices, ni prétendre l'associer à nos crimes. Je ne jeûnerai pas pour la prospérité de la France; mais je la recommanderai à la justice du ciel & aux bras de nos soldats. Mr. de Turenne disoit que Dieu *étoit toujours pour les plus gros escadrons:* c'est pourquoi, comme le ciel est sourd aux prieres des foibles, nous aurons soin d'avoir une bonne armée, & de mettre à la tête un meilleur Général que le duc de Cumberland, qui doit être envoyé contre nous, à ce qu'on assure. Je plains sincérement le pauvre Prince de Hesse; sa conversion ne sera utile qu'à lui: c'est bien dommage. Je suis enchantée d'apprendre l'heureux succès de votre négociation: elle paroîtra étrange à toute l'Europe;

rope; mais elle est nécessaire, & par conséquent fort naturelle. Il semble que vos Allemands savent entendre raison: que Dieu les conserve dans leurs bons sentimens, & vous donne toute la santé nécessaire pour servir votre patrie, & nous procurer des amis, &c.

## LETTRE XX.

### *Au Comte de* TRESSAN *).

*6 Mai* 1756.

J'AI lu avec bien du plaisir votre Lettre & vos beaux vers: je vous en remercierois, si je les méritois. Je savois bien que vous excelliez à écrire en prose; mais j'ignorois jusqu'ici vos talens pour le langage des dieux & de la flatterie: vous êtes pourtant un charmant flatteur; on ne sauroit ni vous croire, ni se fâcher contre vous. Ce que vous dites du Roi Stanislas, est vrai & touchant: c'est un grand homme, parcequ'il est bienfaisant & humain. Il porte sur son visage, comme sa digne fille, le caractere de la vertu: les Lorrains l'adorent, les étrangers l'admirent, & souhaitent inutilement que leurs maîtres lui ressemblent. Toutes



*) Commandant en Lorraine.

les fois que j'ai vu ce bon Prince, j'ai été saisie d'un sentiment de vénération, qui est sans doute le tribut naturel que les méchans même paient à la vertu. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour Madame la Marquise de Boufflers, & je suis bien sensible à son souvenir: je vous prie, Mr. le Comte, de lui faire mes civilités & mes offres de service.

On dit que le Roi de Pologne a un nain, qui est un prodige, & qui fait mille espiégleries pleines d'esprit, quoiqu'on ne puisse lui faire comprendre qu'il y a un Dieu. Je voudrois bien le voir: mais comme cela est impossible, il n'y faut pas penser. Je vous prie de m'en dire quelque chose la premiere fois. J'embrasse de tout mon cœur Madame la Comtesse & vos jolis enfans: comptez que je ne vous oublierai jamais, lorsque je pourrai vous être utile, &c.

---

## LETTRE XXI.

### *Au Marquis de la* GALISSONIERE.

*Mai* 1756.

Je vous suis bien obligée, Monsieur le Marquis, de vos attentions pour moi, & charmée de votre victoire sur les Anglois,

pour

pour vous & pour nous. Les dieux de la mer ne sont pas accoutumés à des défaites sur leur propre élément : mais vous les y accoutumerez. Venez, Monsieur, jouïr de la gloire & des recompenses que vous méritez : personne ne vous verra avec plus de plaisir que moi. Je suis, &c.

---

## LETTRE XXII.

*Au Comte de* STAREMBERG.

*Juin* 1756.

M. ROUILLE m'a remis la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pour vous toute l'estime qui est due au ministre d'une grande Reine, dont vous avez mérité la confiance par votre intégrité & vos lumieres. Le zéle avec lequel vous vous appliquez à faire réussir l'importante négociation qui se traite à présent, vous méritera la reconnoissance de votre patrie & celle de la France. Il y a plus de trois cens ans que les augustes Maisons d'Autriche & de France sont ennemies : le Cardinal de Richelieu avoit augmenté la breche ; leurs intérêts les ont divisées, & leurs intérêts vont les réunir. Jamais Charles VI. qui haïssoit tant la France, n'auroit imaginé que sa fille s'allie-

roit avec elle: mais ce nouveau systéme, quoiqu'extraordinaire, est juste & naturel, parcequ'il est nécessaire; & ce Prince l'auroit approuvé. Quant au succès de nos armes, il est entre les mains de la providence: mais si le ciel protége la justice & la bonne foi, il se déclarera pour nous; & comme il faut s'aider soi même, nous ferons tous nos efforts pour servir nos amis & confondre nos ennemis. J'ai l'honneur, &c.

---

## LETTRE XXIII.

### *A la Comtesse de* BRIENNE *).

*Juillet* 1756.

Ma chere amie, nous sommes tous dans la joie; il faut que vous la partagiez. L'entreprise sur Minorque a d'abord passé pour téméraire: à présent, qu'elle a réussi, on la regarde comme un présage de nouveaux succès, & comme une chose tout à-fait naturelle. Le Marquis de la Galissoniere a dissipé la flotte Angloise, & le Duc de Richelieu a pris le fort S. Philippe d'assaut: ce sont-là des évenemens heureux auxquels nous ne sommes pas accoutumés dans nos guer-

* Epouse du Comte de ce nom, de la maison de Lorraine, & grand Ecuyer de France.

guerres navales avec les Anglois, & qui n'en font que plus agréables & plus importans. Nos soldats ont montré une intrépidité & une passion pour la gloire qui étonnent. Le Maréchal de Richelieu voyant que la débauche & la crapule lui tuoient beaucoup de monde, & faisoient beaucoup de dégât dans l'armée, fit dire à l'ordre, que quiconque s'enyvreroit à l'avenir, seroit privé de l'honneur de monter à la tranchée, c'est-à-dire, de l'honneur de se faire casser la tête. Cette menace a fait une telle impression sur ces braves gens, que depuis ce tems-là on n'a pas vu un homme yvre. *Où le point d'honneur va t-il se nicher?* auroit dit Moliere. La ville de Paris va faire de grandes réjouïssances; & pour moi, je ferai de mon mieux. On m'a apporté une fort jolie chanson de Collet sur cette conquête; je lui ai donné cinquante louïs, & le Roi une pension de 400 francs: il faut que tout le monde soit heureux, & même les poëtes, dans la joie publique. Dites, si vous voulez, au grand homme qu'il peut venir me voir cette semaine, pourvu qu'il soit agréable, & qu'il me fasse rire. Adieu, ma chere amie, je baise vos belles mains, & votre fille. Je suis, &c.

LETT-

## LETTRE XXIV.

### *Au Duc de* BOUFLERS.

1756.

Les nouvelles qui nous sont venues de Saxe, ont affligé le Roi, & je n'ai pu les entendre sans verser des larmes : vous me mandez que la cour de Vienne est indignée : je le crois bien. Madame la Dauphine est inconsolable. Est-ce donc ainsi que des Princes chrétiens & civilisés se font la guerre? Ce Roi de Prusse, que notre Voltaire a appellé, je ne sais pourquoi, le *Salomon du Nord*, qui écrit d'une maniere si humaine, & fait des actions si cruelles, a donc forcé les archives de Dresde malgré la Reine qui en défendoit l'entrée elle-même, & a entraîné cette Princesse à la chapelle où il faisoit chanter le *Te Deum* en action de graces de ce bel exploit! Est-ce dans ce siécle de politesse & de philosophie qu'un Roi, qui se fait passer pour un grand homme, a pu faire un affront si insultant & si inutile à une femme, à une Reine, qui n'avoit que ses larmes & sa douleur pour toute défense? Nous craignons tous ici pour sa santé: le grand cœur d'une Princesse de la maison d'Autriche doit beaucoup souffrir au milieu de ces indignités & de

de ces humiliations: nous déplorons sincérement le sort de cette illustre maison: mais j'espére que nos larmes ne seront pas stériles, & qu'elles produiront une illustre vengeance; vous pouvez en assurer tous nos amis.

---

## LETTRE XXV.

### *Au Comte d'*Affry.

1756.

Vous étes un Ambassadeur bien heureux, puisque vous n'avez jamais que de bonnes nouvelles à nous envoyer. Je suis charmée de vos Hollandois; ils ont donc refusé nettement les six mille hommes qu'on leur demandoit. Ce parti est fort sage, & nous met à notre aise. On ne croit cependant pas que cette affaire eût réussi avec autant de facilité, si le vieux Stadhouder avoit encore vecu. Il étoit Anglois par le cœur; il avoit une femme Angloise; & le grand pouvoir que la derniere révolution lui avoit donné, auroit été à craindre. Mais il est mort, son fils est enfant, & les Hollandois entendent leurs intérêts: j'en suis bien-aise pour eux & pour nous.

Je ne connois pas ce gros Prince Allemand, qui parle si familiérement de moi & me connoît

noît si bien. Je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec la nation Germanique, encore moins avec des petits-maîtres Allemands. Si neanmoins il veut à toute force me connoître, & se vanter de ma connoissance, il faut le laisser faire: vous voyez que tous les étourdis ne sont pas en France.

Les Suisses ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher en Allemagne, & ils en murmurent. Il est étonnant qu'ils fassent toujours les mêmes chicanes, lorsqu'il s'agit de passer le Rhin. Le dernier Roi les y avoit bien accoutumés, mais ils ne s'en souviennent plus: d'ailleurs s'ils servent bien, on les paie bien: le dernier Maréchal de Noailles disoit qu'ils avoient plus gagné de louis-d'or au service de France qu'ils n'avoient perdu de gouttes de sang. Vous, qui êtes Suisse, Monsieur le Comte, vous n'en croirez rien; mais pourtant exhortez vos compatriotes à devenir raisonnables; vous aurez sans doute autant de pouvoir sur leur esprit que vous en avez sur celui des Hollandois.

Les tableaux que vous m'avez achetés, sont excellens, surtout le Paul Veronese: le Roi les a admirés le premier, comme de juste: & les autres les admirent actuellement à leur tour. Mais par quel hazard ces chef-d'œuvres se trouvent-ils en Hollande pour être

être vendus comme des balles de soie par des marchands sans goût? Je vous remercie de vos soins, & je vous prie de me les continuer. Vous auriez, dites-vous, envie de venir faire un tour en France pour vos affaires. Le Roi vous le permettroit volontiers, mais il ne croit pas que ce petit voyage soit convenable dans la circonstance pour le bien de ses affaires: attendez encore un peu, & soyez sûr que je ne laisserai pas échaper la premiere occasion qui se présentera de vous faire plaisir.

On se propose de contracter avec les Hollandois pour quelques munitions de guerre: l'embarras ne sera pas de trouver des marchands, mais de négocier le tout avec beaucoup de prudence & de sécret. Je crois sans peine que la nation Hollandoise est charmée de la neutralité qu'on lui a offerte, & qui a été acceptée. Un Etat qui a plus d'estime pour l'argent que pour la gloire, a de quoi se satisfaire tandis que ses voisins s'égorgent & se ruinent. Les Hollandois partagent les succès des vainqueurs, sans partager les risques & les pertes des vaincus. Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur de Reischach qui m'écrit? Je ne sais pas pourquoi ce Monsieur de Reischach pense à moi: cependant je lui répon-

répondrai avec politesse, parce que son Prince est de nos amis.

Comment passez-vous votre tems parmi ces bons Hollandois? Savent-ils vivre agréablement? Peuvent-ils rire, se réjouir, oublier leur argent pour quelques momens? Je crois que la vie est fort ennuyeuse dans ce païs-là; & j'en suis fâchée pour vous, à moins que vous n'aimiez mieux les affaires que le plaisir, ce qui est très-rare & très-louable. Je vous salue cordialement, Monsieur l'Ambassadeur, & je vous recommande toujours les affaires du Roi. Je suis, &c.

---

## LETTRE XXVI.

### *A la Comtesse de* BASCHI.

*Janvier* 1757.

MA chere amie, je vous prie de partir à l'instant pour venir me voir: mon esprit est dans la plus horrible situation; je suis surprise, confuse, désespérée: donnez-moi, s'il se peut, des consolations & des conseils. Un monstre vomi de l'enfer, vient de commettre le crime le plus grand, le plus noir & le plus atroce, contre le plus aimable des hommes & le meilleur des Rois. Ce bon Prince, qui devroit être adoré de tout le monde,

monde, a été frappé par un scélérat, comme il montoit dans son carosse pour aller à Marli. Au prémier bruit de cet exécrable attentat, je cours à l'appartement du Roi qu'on avoit transporté dans son lit; j'arrive toute essoufflée, éperdue, & je me dispose à entrer; mais on me repousse malgré mes cris & mes menaces, de sorte que j'ai été obligée de revenir chez moi le désespoir dans le cœur. Je tremble que la blessure ne soit mortelle; car tous mes amis m'abandonnent, & je suis toute seule ici à pleurer. Hélas! je ne pleure pas pour moi, mais pour ce cher Prince: je donnerois ma vie, pour sauver la sienne. Au nom de Dieu & de notre amitié, courez, demandez, informez-vous de son état: prenez pitié de votre amie. Je suis, &c.

---

## LETTRE XXVII.

*A la Maréchale d'*ESTRÉES.

*Août* 1757.

Je vous félicite sincérement, Madame la Maréchale, sur la gloire que vient d'acquérir nôtre ami: mon amitié pour vous, & mon estime pour lui redoublent la joie que je ressens de sa victoire. Le Duc de Cumberland a toujours été malheureux contre le

Maréchal de Saxe, & il n'a pas mieux réussi contre son meilleur éleve. Mais au milieu de ma joie, je sens une vraie douleur de voir qu'on lui ôte le commandement de son armée, au moment même de son triomphe. Un homme que je n'aime pas, plein d'ambition & de vanité, a persuadé que la guerre alloit trop lentement, qu'on auroit pu la terminer dans une campagne, & qu'il étoit le héros à qui le ciel avoit réservé cet exploit. C'est cet homme qui va succéder au brave d'Etrées, au grand étonnement de la France & de nos ennemis. Il faudra donc que notre cher Maréchal revienne, mais couvert de lauriers, & honoré de l'estime publique; ce qui est plus que suffisant pour dédommager les grands hommes de la perte de la faveur. Cependant je ne puis m'empêcher de plaindre la France, qui, à ce que je crains, perdra beaucoup par sa retraite. Outre ce motif, qui me rend si sensible à sa disgrace, ma tendresse pour vous est un nouveau sujet de douleur, quand je pense à celle que vous éprouvez. Consolez-vous, ma chere amie; vous voyez que je ne suis pas toute-puissante; je n'ai pas été consultée dans cette affaire, sans quoi vous concevez bien que les choses auroient tourné autrement. Votre vertu & votre courage vous mettront au dessus des injustices de la fortune: quant

à moi,

a moi, je ferai tout mon possible pour la changer, & serai toujours votre sincere amie, &c.

---

## LETTRE XXVIII.

*Au Maréchal de* SOUBISE.

*Novembre* 1757.

VOUS n'avez besoin de vous justifier avec moi, mais auprès du Roi & de la France, qui sont surpris & irrités de cette malheureuse affaire de Rosbach. Un Général battu est toujours un mauvais Général dans l'esprit du public: les Parisiens surtout sont furieux; ils ont commis mille insolences à la porte de votre maison. Voilà quelles sont les douceurs de ma situation, & ce que je gagne à servir mes amis. Cependant le Roi vous estime toujours, & je crois que vous conserverez votre faveur; mais vous perdrez votre commandement. On vous impute beaucoup de fautes. On dit que le Roi de Prusse vous a tendu un piege, & que vous y avez donné mal-adroitement. Il ne m'appartient pas de juger sur ces matieres; mais il me semble que je puis dire sans erreur, qu'une bataille est un jeu où les perdans passent presque toujours pour des sots, & souvent, peut être, injustement. J'espére, Monsieur le Maréchal, que dans une autre occasion

vous montrerez ce que vous ſavez faire, & forcerez vos ennemis à vous admirer, & ceux de votre Roi à vous craindre. En attendant je ne puis m'empêcher de vous dire que la guerre ayant été heureuſe jusqu'ici, il eſt bien triſte pour vous & pour la nation, que la fortune ait commencé par vous à nous tourner le dos, & que vous ſoyez le prémier qui nous faſſe verſer des larmes. Ne perdez cependant pas courage: vos amis vous ſeront fidelles & utiles; comptez là-deſſus. J'ai voulu vous gronder un peu pour ſoulager ma douleur: j'ai peut-être tort, & ceux qui vous blâment encore plus. Venez, & prouvez devant toute la France que vous avez fait le devoir d'un bon Général à Rosbach, & que votre défaite eſt la faute de la fortune & non pas la vôtre: ce ſera le prémier plaiſir que j'aurai goûté depuis la nouvelle de cette malheureuſe bataille. Je vous ſalue de tout mon cœur: conſolez-vous, eſpérez & portez-vous bien. Je ſuis bien fâchée contre votre Prince de Hildbourgshauſen: il paroît que cet homme a beaucoup de préſomption & très-peu de capacité; il a demandé le prémier la bataille, & il s'eſt ſauvé le prémier; le renard qu'il croyoit prendre, a été plus fin que lui. Je le haïs, je crois, encore plus que le renard, &c.

LET-

## LETTRE XXIX.

### *A la Comtesse de* BASCHI.

1757.

Il n'y a pas de nouvelles à présent; mais nous en attendons de jour en jour: Dieu veuille qu'elles soient bonnes! Je vous dirai seulement que je vous aime toujours; mais ce n'est pas une nouvelle. On dit que Damien est mort comme un héros, & qu'il a souffert le plus affreux des supplices avec une constance extraordinaire! Où le courage se trouve-t il? Ce scélérat étoit fait pour les grands crimes. On dit encore qu'avant d'aller à la Grêve, il a mangé deux perdrix & bu une bouteille de vin, considérant tous les apprêts de son supplice, comme s'ils avoient été faits pour un autre. Il faut avouer qu'il y a de grandes ressources dans le cœur de l'homme, & qu'il peut beaucoup souffrir sans trembler. On craignoit que ce misérable n'eût quelques complices cachés, qui pourroient entreprendre de le sauver. Les gardes & la maison du Roi étoient sous les armes: je ne sais pas si tout cet appareil étoit bien nécessaire, à moins que ce ne fût pour rendre son supplice plus éclatant, & imprimer plus de terreur.

Savez-vous que le pauvre Baville est mort? Tout le monde le regrette, excepté sa femme, qui en pareil cas ne sera certainement regrettée de personne: mais elle s'en moque. Elle ne fait pas même semblant de pleurer; elle est fort gaie, & paroît aussi indifférente à la mort de cet honnête homme que si elle n'avoit perdu qu'une paire de gants. En vérité, il y a des femmes bien extraordinaires, & qui me font rougir de mon sexe.

Voudrez-vous bien prendre la peine d'aller voir pour moi la collection de Mr. de Renecé? Car je n'ai pas le tems pour cela. On dit qu'il a d'excellens tableaux des plus grands maîtres: je m'en rapporterai à votre jugement & à votre goût, s'il me prend envie d'acheter. Nous sommes actuellement fort solitaires; tout le monde est à l'armée; & en cela la guerre, si horrible d'ailleurs, est un bien, puisqu'elle nous délivre d'une foule de singes bas & rampans, qu'on ne peut aimer, mais qu'il faut souffrir: j'en excepte deux ou trois qui ne sont pas des singes, & qu'on peut estimer comme des hommes de mérite. Adieu, ma chere; venez voir votre amie, & l'embrasser sur les deux joues, &c.

LET-

## LETTRE XXX.

### *Au Maréchal de* NOAILLES.

1758.

HELAS! vous aviez raison. Mr. le Maréchal; il est malheureusement arrivé au Comte de Clermont ce que tout le monde avoit prévu: on disoit qu'il étoit brave & aimoit la gloire, comme tous les Bourbons; mais qu'il n'étoit pas bon Général. On disoit vrai, & l'évenement a justifié l'opinion publique. On rapporte que le Roi de Prusse, sachant qu'il avoit été nommé pour commander notre armée, dit qu'il falloit que la France fût dans une grande disette de Généraux, puisqu'on avoit choisi un ecclésiastique. Le Comte de Charolois, qui se connoît en hommes, & qui connoissoit son frere, lui dit à son départ pour l'Allemagne: *Ah! mon frere, vous feriez mieux dire votre bréviaire!* Le conseil étoit fort bon: mais malheureusement pour lui & pour nous, il n'a pas voulu le suivre. On rapporte même qu'il étoit à faire la débauche avec ses amis dans sa tente, lorsqu'on lui annonça que l'ennemi approchoit; qu'il traita ce bruit de ridicule, quoiqu'il entendît le canon ronfler à ses oreilles; & qu'il ne se leva de table

avec ſes braves amis que pour prendre la fuite. C'eſt ſans doute une plaiſanterie contre ce pauvre Prince; & cela ne peut être vrai, parceque cela n'eſt pas vraiſemblable. Il eſt impoſſible qu'un Prince du ſang ſoit aſſez lâche & aſſez bas pour ſe déshonorer ainſi lui-même & ſon païs de gaïté de cœur. Il faut vous l'avouer, Mr. le Maréchal, nous commençons à appréhender le ſuccès de la guerre: nous ſommes battus partout, & nos prémieres victoires ne ſervent qu'à augmenter le ſentiment de nos diſgraces préſentes; de même qu'un homme riche qui tombe dans la miſère, ſouffre doublement quand il ſe rappelle qu'il a été heureux. Le fléau de la guerre eſt ſurtout horrible pour les vaincus: les fonds nous manquent, les peuples ſe découragent & ſont miſerables. La guerre fait plus de mal en France en trois ans, que la paix ne fait de bien en vingt. Cependant nous voilà engagés, & quoique nous ayons très-mauvais jeu, il faut finir la partie. Le miſérable point d'honneur, qui gouverne le monde, eſt auſſi puiſſant ſur l'eſprit des Princes que ſur celui des particuliers; mais il eſt infiniment plus funeſte dans les grandes querelles des peuples que dans celles des petites familles. Il eſt bien triſte pour nous que votre âge vous empêche d'a-

gir,

gir, Mr. le Maréchal: donnez-nous au moins des conseils, & sauvez-nous, &c.

## LETTRE XXXI.

*Au Duc de* BOUILLON.

1759.

Je vous prie de croire que je me ferai toujours un devoir & un plaisir de vous obliger; mais je ne veux point de remercîmens: les petits services que je peux rendre, je les rends de bon cœur; je les dois au mérite, & quand je paie mes dettes, personne ne m'est redevable.

Au milieu de nos calamités, nos ministres veulent frapper un coup hardi: c'est un projet du vieux Maréchal, qui, comme vous savez, est très fertile en projets: je souhaite que cette fois-ci il soit plus heureux. L'entreprise sera noble, mais peut-être téméraire: Louis XIV. en a donné l'exemple, & s'en est repenti; Dieu veuille que Louis XV. ne se repente pas. Quoiqu'il en soit, la chose est résolue, & la flotte se prépare. Croyez-vous que votre parent, le grand & infortuné Prince Charles-Edouard, nous aime encore assez pour s'exposer à faire une seconde visite aux Anglois? L'expédition est dangereuse, mais grande & digne de lui. Son nom, sa

réputation, son mérite & sa valeur nous donneroient beaucoup à espérer. Des hommes bas & jaloux font courir le bruit qu'il ne s'amuse actuellement qu'à boire & a faire des folies à Bouillon: mais des hommes bas & jaloux ne méritent pas d'être crus; je l'ai éprouvé plus d'une fois. Si ce Prince s'ennuie de sa retraite & de son obscurité, voici peut-être la derniere occasion qu'il aura de changer sa fortune. Sondez adroitement son esprit, voyez quelles sont ses dispositions à notre égard, & s'il est toujours déterminé à n'être plus, comme il le disoit, *l'epouvantail des Anglois*. Comme il a pris un Ministre de l'église Anglicane, & qu'il semble avoir entièrement abjuré le Pape, son nom n'effaroucheroit plus tant les esprits, & peut-être le verroit-on de meilleur œil qu'auparavant: du moins il leur a ôté un grand prétexte. La prémiere fois que vous viendrez ici, & il faudroit que ce fût bientôt, on vous parlera plus amplement. Je suis toujours, Monsieur le Duc, avec le plus sincere attachement, &c.

P. S. Je vous prie de faire mes très-humbles civilités à Madame la Duchesse: l'aimez-vous toujours autant qu'elle le mérite? Quand aurai-je le plaisir de l'embrasser?

LET-

## LETTRE XXXII.

*A Monsieur* DUCLOS, *Sécretaire de l'Académie Françoise.*

VOUS m'avez fait un beau présent, Monsieur, & je vous en suis bien obligée. Votre petit livre est un livre d'or; c'est un portrait excellent d'un original que je haïs & que je méprise: vous êtes heureux de ne connoitre ce monde qu'en philosophe, & de n'être que spectateur. Si l'académie veut bien avoir quelque égard pour ma recommandation, je prendrai la liberté de lui proposer un homme que j'estime beaucoup, qui a bien servi le Roi, & qui s'est fait un beau nom dans la littérature. Une place parmi vous, Messieurs, est le *cordon bleu* des gens de lettres: ils y aspirent tous, quoique peu l'obtiennent & le méritent. Celui que je vous recommande, le mérite sans contredit, & j'attends de votre justice qu'il l'obtiendra. Je suis, &c.

## LETTRE XXXIII.

*Au Duc de* BROGLIE.

*Mars* 1759.

MONSIEUR le Duc, le Roi & la nation vous ont de grandes obligations: votre victoi-

victoire nous fait reſpirer, & nous donne un rayon d'eſpérance au milieu des calamités étonnantes qui fondent ſur la France des quatre coins du monde. Le Prince Ferdinand a donc vu à Berghen que nous avions encore des hommes qui ſavoient ſe battre & vaincre. Le ſervice important que vous venez de rendre au Roi, ne reſtera pas ſans recompenſe. Il eſt fort ſatisfait de votre conduite; les peuples ſont dans la joie, & pour moi je vous ſervirai de tout mon pouvoir par juſtice & par inclination. Vous êtes d'une famille qui a produit plus d'un grand homme; vous imitez les mêmes exemples, & vous irez encore plus loin. Je vous remercie bien de la rélation que vous m'avez envoyée; elle eſt charmante pour le fond & pour la forme: le vieux Maréchal dit que vous vous battez, & que vous écrivez comme Céſar. Tous nos Maréchaux ſont jaloux; c'eſt-là votre plus grand éloge: en effet ils doivent l'être; il ne leur eſt jamais arrivé de battre l'ennemi, & ſurtout un homme comme le Prince Ferdinand, avec une armée inférieure d'un tiers. On admire ſurtout la ſageſſe de votre conduite après la victoire, afin de vous en aſſurer les avantages. On gagne tous les jours des batailles, mais il eſt aſſez rare qu'on en profite comme il faut. Vous avez donc donné aux

Fran-

François l'exemple de la valeur & de la conduite, & nous sommes charmés de vous avoir cette obligation. Je vous prie, Monsieur le Duc, de me compter au nombre de vos amis, & je souhaite que Dieu nous donne beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

Je suis &c.

---

## LETTRE XXXIV.

*A la Maréchale de* CONTADES.

*Août* 1759.

Les malheurs qui fondent coup sur coup sur notre pauvre patrie, consternent toute la nation; mais pour moi, par ma situation, ils m'affligent doublement. Il semble que je les ressente deux fois, parceque j'ai souvent part au choix des hommes, & que je suis presque toujours trompée. Le peuple dans son injuste & extravagant dépit va jusqu'à m'accuser de vendre à l'ennemi le sang & la gloire de la nation: je lui pardonne, mais je ne pardonne pas si aisément à ceux qui par leur misérable conduite le jettent dans le désespoir. Cette horrible défaite de Minden est le plus funeste échec que nous ayons encore reçu de toute la guerre; Je suis bien fâchée, & pour vous & pour moi, que ce soit Mr. de Contades qui ait été là. Tout le monde parloit bien de lui;

on

on vantoit partout sa valeur & ses talens. J'ai dit un petit mot en sa faveur, & il est parti avec une confiance que je partageois, & qui a été bien trompée. Il court un billet que le Prince Ferdinand écrivit la veille de la bataille à Freitag, partisan de son armée: le voici tel qu'on me l'a montré: „Je livre de„main bataille aux François; s'il échappe un „seul équipage, vous en répondrez sur votre „tête.„ Ce billet fait connoître que le Prince étoit sûr de sa victoire, & qu'il ne faisoit pas grand cas de son ennemi. Il a en effet gagné une bataille complette; tous les équipages & les munitions ont été pris, & nous voilà presque sans armée: tout est perdu, l'honneur même. Je ne condamne ni n'approuve personne; les affaires de la guerre ne sont pas de mon ressort: mais je me plains seulement à une amie. Je voudrois de tout mon cœur que notre Maréchal pût justifier clairement sa conduite; ce qui est bien difficile. Je suis, &c.

---

## LETTRE XXXV.

### *Au Maréchal de* BELLE-ISLE.

1759.

Je suis bien sensible à la catastrophe de ce pauvre Thurot: on m'a recommandé sa famille, et malgré le malheur des tems je ferai

rai mon possible pour la consoler un peu de la perte de ce brave homme, qui méritoit un meilleur sort. Il a fait des prodiges avec trois petites frégates, & a tenu en échec la flotte Angloise pendant plus d'un an. J'ai dans l'idée que s'il eût eu le commandement de l'escadre de Brest, les choses auroient pris un autre tour. Il a vécu & il est mort en héros; les Anglois mêmes le craignoient & l'admiroient: c'en est assez pour sa gloire, mais ce n'en est pas assez pour celle de la France: il étoit la derniere espérance de notre marine, & malheureusement il n'est plus. Je le répéte, je veux prendre soin de sa famille: les grands hommes sont rares; il faut honorer leur mémoire, & inviter par-là les autres à le devenir. Je voudrois n'avoir d'autre soin que celui de faire du bien; c'est le seul qui me convienne & qui me soit agréable. Votre département, Mr. le Maréchal, est de diriger le gouvernail de l'Etat au milieu de la tempête: la manœuvre devient plus difficile de jour en jour. Sauvez-nous du naufrage; c'est tout ce que nous osons espérer & demander.

J'ai achevé de lire le mémoire sur le nouvel impôt: je crois qu'il y a de bonnes choses; mais il y a trop d'obscurité & trop peu de détails. Je vous en parlerai encore.

Je suis, &c.

LET-

# LETTRE XXXVI.

## *Au Duc de* RICHELIEU.

Vous m'avez écrit une Lettre ſinguliere; & votre conduite l'eſt encore plus depuis quelque tems. Vous avez la foibleſſe d'être jaloux d'une femme: mais je vous demande quel droit vous ayez de l'être? Vous vous croyez capable de regner ſous le nom du Roi, & perſonne ne le croit que vous. Cependant vous me trouvez toujours, dites-vous, dans votre chemin, & je ſuis la ſeule qui arrête le cours de vos grandes déſtinées. Monſieur, mettez la main ſur la conſcience, & écoutez-moi: apprenez d'une femme à être vrai & modéré.

J'ai un peu de crédit; je l'ai toujours employé pour ſervir ceux que j'en croyois dignes. Souvent, je l'avoue, j'ai eu le malheur de me tromper, & j'ai pris de petits ambitieux pour des gens de mérite. Vous n'étes pas le ſeul qui ſoyez de ce nombre; mais vous étes le ſeul qui ayez été baſſement ingrat, & qui ayez attribué à votre mérite perſonnel les faveurs que vous deviez à la bonté & à la foibleſſe des autres. Si j'étois auſſi puiſſante que vous le prétendez, j'aurois donc pu punir les inſultes que j'ai reçues de vous; & je le pourrois encore. Cependant vous avez gardé toutes vos places, vous en

avez

avez obtenu de nouvelles; vous avez eu de grands commandemens, & vous en avez encore. Si je ſuis ſi puiſſante, je ne ſuis donc pas vindicative, comme vous le dites; & ſi je ſuis vindicative, je ne ſuis donc pas puiſſante; puiſque vous avez conſervé votre faveur & vos emplois, & que vous oſez impunément cabaler contre moi: tirez-vous de-là. Vous m'accuſez hautement d'ingratitude: mais, Mr. le Duc, permettez-moi de vous dire que je ne vous dois rien. D'ailleurs, ſi je vous avois d'auſſi grandes obligations que vous prétendez, la conſervation de votre faveur à la cour prouveroit que je ſuis reconnoiſſante. Je ſais de quelles obligations vous voulez parler: mais un homme qui a un peu de reſpect pour lui-même, au lieu de s'en prévaloir, devroit en rougir. Pour moi, j'en ai rougi depuis longtems pour vous, & je déſire de m'en repentir pour moi-même. Voilà quels ſont mes ſentimens, ſur leſquels je vous prie de vous régler, en vous recommandant de devenir, s'il eſt poſſible, raiſonnable, juſte & modeſte, &c.

---

## LETTRE XXXVII.

### *A la Comteſſe de* BASCHI.

J'AI vu Madame de Luſſac, qui m'a donné un baiſer pour elle & un pour vous: je

lui ai fait beaucoup de careſſes, parcequ'elle eſt votre amie, & qu'elle veut bien être la mienne. En vérité, ma belle Comteſſe, vous avez de jolies amies: la beauté cherche la beauté: cela n'arrive gueres parmi les femmes, mais vous n'êtes pas une femme comme les autres. Vous avez, avec toutes les graces de notre ſexe, tout le mérite d'un galant homme, & c'eſt ſurtout pour cela que je vous aime. La mort de Madame de Cruſſol eſt étrange. Comment! enlevée en deux jours par une petite fiévre. Les Amours ont ſans doute bien repandu des larmes: que les belles femmes qui ſe portent bien, vont avoir peur! Je vois avec douleur qu'il n'y a rien de durable ſur la terre: on apporte au monde un joli viſage, & voilà qu'il ſe ride en moins de trente ans; après quoi une femme n'eſt plus bonne à rien. Ceci m'afflige: parlons d'autre choſe. Savez-vous bien qu'après le plaiſir de vous voir, ou de vous écrire, un des plus grands pour moi eſt à préſent la lecture? Voilà comme les goûts changent: je ne pouvois pas lire à dix-huit ans. Mon auteur favori eſt Voltaire: c'eſt un homme enchanteur qui plaît toujours, & qui perſuade tout ce qu'il veut: je ne crois pas qu'un homme puiſſe avoir plus d'eſprit, plus d'éloquence & plus d'humanité. Avez-vous lu ſon *Ecoſſaiſe*? Connoiſſez-vous la

tendre

tendre Lindane, le malheureux Montrose, le généreux Murray & le vilain Frélon? Tout cela est charmant: j'ai bien pleuré. Ce maraud de Frélon, si je l'avois eu auprès de moi, je lui aurois craché au visage; car son caractère fait peur. Je suis étonné que Voltaire fasse de si belles choses à son âge, & qu'il soit si gai, si humain; car la vieillesse est dure, & toujours de mauvaise humeur. Tous les vieux visages que j'ai connu, étoient, chagrins, bizarres, bourrus, ne rioient, jamais, & haïssoient surtout les jeunes gens. Croyant que c'étoit un effet naturel de l'âge, je craignois presque autant de devenir alors aussi ridicule par l'esprit que par la figure. Mais l'exemple de Mr. de Voltaire me rassure, & fait voir que c'est le vice de l'homme, & non pas de l'âge: il est rare qu'on tâche de vieillir de bonne grace. Je ne voudrois pas répondre que je serai gaie; mais je tâcherai d'être contente & résignée. Cependant, entre nous, je crois que cela est plus difficile à une femme qu'à un homme. Pour revenir à l'*Ecossaise*, (car je suis en train de causer, ) si vous ne l'avez pas lue, lisez-la; & si vous l'avez lue, relisez-la encore, vous y trouverez de nouvelles beautés; après quoi faites une priere pour la conservation de l'auteur, qui est très-bon Chrétien, quoique disent les ignorans & ses jaloux.

Mais à propos de Chrétiens, ſavez-vous que la jeune Marquiſe de Pecquigni a quitté le rouge & couvre ſa gorge? Elle étoit hier à la meſſe du Roi, belle & modeſte comme un ange, & prioit Dieu avec une dévotion qui faiſoit enrager les hommes, & plaiſoit beaucoup aux autres femmes par le même motif: car c'eſt une redoutable rivale de moins. Je vous embraſſe tendrement, ma chere Comteſſe; vous voyez par la longueur de ma Lettre, combien je vous aime, &c.

---

## LETTRE XXXVIII.

### *A la même.*

COMME je m'ennuie, & que j'ai la migraine, je m'en vais vous écrire; c'eſt un reméde qui m'a toujours réuſſi. Il ſe paſſa hier au cercle une ſcéne que je veux vous raconter la prémiere. Il y avoit un Maréchal de France qui a perdu, il n'y a pas longtems, une bataille & ſon honneur. Cependant il paroît plus fier & plus content de lui-même qu'auparavant: il y a des fronts d'airain. La Ducheſſe de S.... (*) qui ne perd jamais l'occaſion de ſe rejouir aux dépens des autres, ſe tourna vers la mere du heros, & lui dit gravement: „Hélas, Mada-

„me,

(*) St. Simon.

„me, comment reçûtes-vous la nouvelle „de la disgrace de Mr. votre fils? Dormiez-„vous? Mangiez vous? Vous cachiez-vous „de honte? Aviez-vous envie de mourir?„ Tout cela fut dit avec le tôn que vous savez. Le Maréchal, qui est philosophe, n'a pas voulu se quereller avec une femme: mais il alla se plaindre au Roi, qui se mit à rire, & lui demanda s'il avoit peur de la langue d'une femme? . . . . . . . . . . .

J'aurai soin de la petite Valbelle, parce qu'elle est belle & douce, & que vous la recommandez: cependant je vous dirai en passant que j'ai déjà bien des filles, dont je ne suis pas la mere, & que les tems sont difficiles. Mais après tout, il faut faire du bien, & j'en ferai tant que je pourrai. L'éclat de la cour a d'abord ébloui la petite personne, comme il arrive à tous ceux qui la voient pour la prémiere fois: j'ai eu aussi cette foiblesse, mais il y a long-tems que j'en suis guérie. J'espére que cette jeune fille regardera bientôt avec indifférence ce qu'il faut lui permettre d'admirer quelques momens. Mais si cette folie lui dure deux mois, je la renverrai comme indigne de votre amitié & de la mienne. Adieu, ma chere; le pauvre Marquis veut vous faire ses complimens malgré moi, & ce ne sont peut-être que des complimens: mais moi je vous embraf-

embrassé avec toute la tendresse possible, comme aussi votre petite fille; je souhaite qu'elle ressemble à sa mere, &c.

## LETTRE XXXIX.

### *Au Marquis de* BEAUFORT.

1760.

J'AI reçu avec bien du plaisir votre Lettre & votre beau mémoire sur vos négociations en Espagne: il paroît que ce grand coup de politique réussira plus facilement qu'on ne l'avoit cru. Après tout, c'est l'intérêt de toute la maison de Bourbon en général, comme c'est la seule ressource de celle de France en particulier. Ce *pacte de famille* étonnera les Anglois: mais il ne s'agit pas seulement de les étonner, il faut encore les faire craindre. On trouve que le plan est très bien concerté dans toutes ses parties. Le Roi de Portugal, qui est le prémier sujet des Anglois & leur tributaire, sera forcé de se déclarer; & quoi qu'il arrive, ceci produira une diversion qui ne peut être qu'avantageuse à la France, & embarrassante pour ses ennemis. On admire ici l'intelligence & la pénétration avec lesquelles vous conduisez cette grande affaire, malgré les difficultés sans nombre que vous trouvez dans

dans l'irrésolution du conseil d'Espagne & la faction Angloise. La faveur du Roi & l'estime générale de votre patrie feront votre récompense: souvent un bon négociateur est plus utile à un Etat qu'un bon Général, & fait réparer les injures de la fortune. Je vous prie de faire mes civilités à notre ami; nous espérons lui devoir notre salut. Conservez-vous pour le service de votre Roi, & pour le bien de votre nation. Je suis &c.

---

## LETTRE XL.

### *Au Marquis de* Castries.

*Novembre* 1760.

Je vous remercie de votre Lettre, & surtout de votre victoire *). Cette petite affaire que vous venez d'avoir avec le Prince de Brunswick, est une consolation dans le torrent de calamités qui fondent sur nous de toutes parts. Le Roi est fort content; & quant à moi, je suis charmée que ce soit à vous que nous ayons cette obligation: vous n'avez pas trompé nos espérances comme tant d'autres. Les prodiges de valeur que vos troupes ont faits dans cette occasion, montrent que les François n'ont besoin que d'un bon Chef pour bien se battre. On dit



*) A Clostercamp.

des merveilles du brave régiment d'Auvergne, qui a aussi le plus souffert. Le Prince de Brunswick est toujours à craindre, & sa retraite n'est pas celle d'un homme qui à peur. Il y a des gens qui prétendent que vous auriez pu tailler en pieces sa petite armée; mais je crois que ces gens qui font la guerre de leur cabinet, ne sont ni justes ni raisonnables. Adieu, Mr. le Marquis, vous êtes un homme admirable; envoyez toujours de pareilles nouvelles; nous en avons grand besoin. Tout le monde vous aimoit, à présent on vous estime beaucoup; & je connois une personne qui fera tout son possible pour travailler à votre fortune, tandis que vous travaillerez à votre gloire, &c.

---

## LETTRE XLI.

*Au Comte d'* AFFRY.

*6 Novembre* 1760.

JE ne sais pas si la mort du vieux Roi George occasionnera quelque changement dans nos affaires: je crois que nous aurons très-peu à espérer & beaucoup à craindre. Le gouvernement Anglois est très-différent des autres. C'est le peuple qui fait la guerre, plutôt que le Roi: les Princes meurent, mais l'esprit général subsiste, & cet esprit

est

eft contre nous. Le nouveau Roi eft très-jeune ; il doit haïr Pitt autant que fon grand-pere le haïffoit ; mais ce Miniftre confervera fon pofte malgré lui, parcequ'il à la faveur populaire. Le feul moyen de nous procurer la paix, feroit de vaincre : les victoires font plus efficaces pour cela que les plus habiles négociations. Vous dites que les cœurs des Hollandois font pour nos ennemis : cela eft étonnant, mais poffible. Eft-ce parceque les Anglois défolent leur commerce, enlevent leurs vaiffeaux, & leur font déja fentir qu'ils afpirent au commerce général & exclufif de l'Europe ? Au refte, c'eft la faction d'Orange qui nous veut du mal : les Etats font pour nous ; la . . . n'eft rien, elle haït & aime fans juftice & fans raifon. Les Etats-Généraux paroiffent fort irrités contre les Anglois à caufe de leurs pirateries : croyez-vous que leur indignation puiffe aller jufqu'à une rupture ? Voyez, examinez tout, continuez à bien fervir le Roi, & à faire honneur à ceux qui vous eftiment. Je fuis, &c.

## LETTRE XLII.

*Au Duc de* WÜRTEMBERG.

*6 Mai* 1760.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir & de respect la Lettre dont votre Altesse m'a honorée. J'admire votre généreuse résolution, & la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en faire part. Vous embrassez la cause de l'Empire & la nôtre avec un zéle, qui, à ce que j'espére, vous apportera autant d'utilité que de gloire. Vos troupes seront traitées comme les nôtres; & si elles en partagent les travaux & les périls, elles en partageront aussi l'honneur & les avantages. Mais je crois, Monseigneur, qu'avant de partir pour l'armée, vous ne feriez pas mal de venir nous voir à Paris: il y a mille choses, mille détails, qu'il vaut mieux traiter de bouche que par écrit ou par des négociateurs. Nos Ministres espérent que vous raménerez dans notre armée la fortune, qui nous a été si contraire jusqu'à présent: je l'espére aussi: de bonnes troupes & un bon Général ne se laissent pas vaincre aisément. Je suis, &c.

LET-

## LETTRE XLIII.

*Au Duc de* BELLE-ISLE.

En vérité vos faiseurs de projets sont des gens admirables; il n'y a rien d'impossible pour eux; ils trouvent des moyens pour tout; & je ne doute pas que, si le Roi avoit envie de la tour de porcelaine de Nankin, ou de la vigne de diamans du grand Mogol, ces Messieurs ne trouvassent la chose fort facile & ne donnassent une méthode pour les transporter à Paris. Le mémoire en question est un chef d'œuvre d'impertinence, & ne peut avoir été enfanté que dans le cerveau d'un habitant des petites-maisons. C'est une chose plaisante de voir un homme proposer sérieusement que, pour acquitter les dettes de l'Etat, il faudroit seulement que le Roi fit banqueroute tous les quinze ans. Si le Roi faisoit une banqueroute suivant ce systéme, je crois bien qu'on le mettroit hors d'état d'en faire une seconde. Il vaudroit autant proposer d'aller voler sur les grands chemins tous les quinze ans. Cet homme ne doit avoir ni honneur ni bon sens. Je me rappelle un autre projet qui me fût adressé d'Hollande l'année derniere, & que je pris d'abord pour une mauvaise plaisante-

rie

rie sur la misere du royaume: mais j'appris ensuite qu'il venoit d'un fou qui mouroit de faim à Amsterdam. Il prétendoit fournir au Roi deux cens millions annuels par une seule taxe & sans fouler le peuple. La chose étoit la plus simple du monde. Il ne s'agissoit que de publier un édit pour obliger tous les sujets à réciter tous les jours un *rosaire*, faute de quoi ils payeroient cinq sous pour chaque omission. Comme les François ne sont pas dévots, disoit l'auteur, ils seront presque tous les jours en faute, ce qui produira des sommes immenses. Il finissoit par demander une place pour sa peine, & on lui offrit une place à Bicêtre. Le grand point est de trouver de l'argent, & non pas de faire des projets. Chaque nouveau Contrôleur-Général promet des merveilles; mais il se trouve embarrassé dès le premier pas, & on est obligé de s'en défaire pour le remplacer par un autre, à qui un troisieme succéde bientôt. Les finances sont dans un désordre épouvantable; les peuples sont pauvres, murmurent, & vont chez l'étranger chercher une meilleure patrie. Notre crédit est perdu. Les Anglois sont heureux, & nous sommes sans ressource & sans espérance. Je ne crois pas que la guerre de la succession ait été plus fatale que celle-ci. Que faire pour sauver la France? Il nous faudroit

faudroit la paix: mais comment l'obtenir, & comment continuer la guerre? Le bon cœur du Roi souffre cruellement dans ces calamités publiques: n'y auroit-il pas moyen, Mr. le Duc, de le soulager en soulageant son peuple? Je serois bien-aise de vous voir: j'ai mille choses à vous dire, &c.

---

## LETTRE XLIV.

### *A la Comtesse de* BASCHI.

1760.

JE suis bien fâchée, mais cependant je ne puis m'empêcher de rire un peu de l'accident qui vient d'arriver à ce pauvre Duc de Würtemberg, que nous avons vu si brillant à Paris l'hiver dernier. Il a été puni de sa témérité. En vendant au Roi ses douze mille hommes, il stipula qu'ils formeroient un camp & un corps à part; ce qui lui fut accordé. Le Roi de Prusse, apprenant qu'il s'étoit mis à la solde de France, après avoir été à celle de l'Impératrice, écrivit ce billet au Prince Ferdinand de Brunswick: „Le Duc de Würtemberg est, dit-on, „avec les François: le Prince héréditaire, „mon neveu, feroit bien de lui donner une „petite leçon.„ Il vient de recevoir cette leçon,

leçon, ſans en être plus ſage. Le Maréchal de Broglie lui écrivit après ſon déſaſtre pour l'inviter à ſe réunir à ſon armée, & à ne plus camper à part, de peur des conſéquences; ce qu'il refuſa: ſur quoi le Général François a reçu ordre de renvoyer cet ami incommode & inutile dans ſon pays. Mais laiſſons-là le Duc de Wurtemberg. Je viens de lire le *Ruſſe à Paris*, & je trouve qu'il ne raiſonne pas mal pour un Ruſſe: il a bien raiſon, la France n'eſt plus qu'un vaſte tombeau, où on trouve encore les épitaphes des grands hommes qu'elle a produits, & dont la race eſt preſque éteinte: il n'y a plus que baſſeſſe, lâches artifices, intrigues puériles, livres impertinens, & une extrême miſère. O France! qu'eſt devenue ta gloire? Vous vous moquez de moi, Madame, avec votre comédie des *Philoſophes*: c'eſt un libelle groſſier & ſans eſprit; j'ai bien eu de la peine de la lire juſqu'au bout, & je ſuis étonnée que les magiſtrats aïent permis la repréſentation d'une ſatyre perſonnelle. Mais quel eſt donc ce Paliſſot, qui ſe donne pour le protecteur de la religion & de la vertu contre des gens de Lettres qui paſſent pour religieux & vertueux? Cet homme-là a mauvaiſe réputation. On a voulu me préſenter Mr. Paliſſot comme le bel-eſprit à la mode: mais j'ai refuſé de le voir; j'aime-

rois

rois autant, Dieu me pardonne, voir l'illustre Mr. Fréron. Avez-vous été chez la Dorigni? Le Comte est-il toujours de bonne humeur? Quand vous verrai-je? M'aimez-vous toujours? Voilà bien des questions de femmes. Adieu, vous savez que *femina cosa garrula e loquate.*

---

## LETTRE XLV.

*A la même.*

1760.

Vous me demandez à quoi je m'occupe quand je n'ai pas la migraine, ni mauvaise compagnie? J'écris, Madame; je barbouille du papier, comme tant d'autres; je fais des Mémoires sur ma fortune singuliere, & sur les choses que j'ai vues, qui sont plus singulieres encore. Il me semble que c'est une occupation raisonnable pour une femme qui a presque passé l'âge de plaire, & qui ne s'en soucie pas du tout. Je dirai bien des vérités désagréables pour certaines gens; mais je ne veux ni mentir, ni flatter des sots ou des malhonnêtes gens. Cependant ces Mémoires ne verront la lumiere que lorsque je ne la verrai plus: par-là j'éviterai les reproches, ou le petit ressentiment des petits hommes bas & haïssables, dont je

fais

fais mention dans mon histoire véritable; car les morts se moquent des vivans. Mais vous, Madame, que faites-vous dans vos heures de loisir, qui sont assez fréquentes? car vous n'êtes pas embarrassée de vivre avec vous-même. Lisez-vous le charmant hermite *) de Ferney? Pensez-vous à moi? Priez-vous Dieu pour ceux qui vous aiment? Toutes ces occupations sont bonnes & louables: c'est pourquoi je devine que ce sont les vôtres.

J'ai honte que de jeunes personnes me donnent tous les jours l'exemple de la fuite du monde, sans que j'aie le courage de les imiter: je le méprise sincerément, mais je voudrois faire plus. La belle Comtesse de Neuville vient tout à coup de se jetter dans la haute dévotion; elle entend tous les jours quatre messes, communie toutes les sémaines, & ne jette jamais la vue sur un homme: elle ne voit que son mari & son confesseur. Je loue beaucoup sa résolution & son courage: mais j'ai peur qu'elle ne persévére pas, & ce séroit bien dommage. Convertissons-nous aussi, mais sans faire de bruit ni d'éclat, & sans affecter rien. Adieu, ma très-chère; si cet avis ne vous plaît pas, dites mieux, &c.

LET-

*) Mr. de Voltaire.

## LETTRE XLVI.

### *A Monsieur* BERRIER.

1761.

LES François sont admirables: le bon peuple! Qu'un Roi est heureux d'avoir de pareils sujets! Nous allons donc avoir une puissante marine, qui sera un présent volontaire de la nation. Je suis surprise & enchantée de ce zéle qui anime tous les ordres de l'Etat pour fournir des vaisseaux à l'Etat. Ceux qui prétendent que l'amour de la patrie est plus fort dans les républiques que dans les monarchies, n'ont qu'à me citer l'exemple d'un Etat libre, où les particuliers aïent fourni trente vaisseaux de ligne de leur plein gré, sans même en être priés, s'ils veulent que je les croie. Le Roi est attendri: jamais il n'a tant aimé son peuple. Cependant je crains que ce secours ne vienne trop tard: au reste il ne sera pas perdu pour cela, & servira dans une autre occasion. Les Anglois haïssent les François de tout leur cœur, & les François les détestent sincérement: ils sont toujours en guerre, du moins en intention; & quand ils mettent bas les armes par lassitude ou par épuisement, c'est pour les reprendre avec plus de fureur. Mais Monsieur, ne pourroit-on pas tenter quelque en-

 treprise

treprise pour le moment? L'Angleterre est entiérement dégarnie: ses flottes nous poursuivent dans les deux Indes. Ne pourroit-on pas profiter de l'occasion pour faire une seconde tentative, qui ne seroit peut-être pas aussi infructueuse que la première? Voilà ce qui m'a passé par la tête depuis quelques jours; & si c'est un rêve, c'est du moins le rêve d'une bonne Françoise. Faites-en ce que vous voudrez, ou ce que vous pourrez; je n'en parlerai à personne, pas même au grand Seigneur. Madame de Carouge demande un emploi pour son fils; je crois qu'il le mérite: c'est une famille où le courage est héréditaire, & qui a toujours bien servi. Pour l'expérience, elle viendra; il est jeune. J'aime les jeunes gens; ils sont dociles & aiment à s'instruire. Pour les vieux, ils sont intraitables; quand ils ont une fois pris leur pli, ils sont insupportables, en affaires comme en amour.

Ce que vous appellez ma faveur, c'est peu de chose: ce n'est pas elle qui vous soutient, mais votre mérite; vous lui devez tout, pensez y bien. Quelquefois on m'écoute, souvent on me contredit: quelquefois je donne de bons conseils, souvent on m'en attribue de mauvais: mais en général comptez que mon pouvoir est bien borné, & je ne serois pas fâchée qu'il le fût davantage, afin de ne

vivre

vivre que pour moi. Cependant j'aime & sers de tout mon pouvoir ceux qui servent bien le Roi & l'Etat. Comme vous êtes de ce nombre, il m'est impossible de ne pas vous vouloir du bien: laissez crier vos ennemis & les miens, & continuez à vous rendre digne de l'estime des honnêtes gens.

Je suis, &c.

---

## LETTRE XLVI.

*Au Comte de* S. FLORENTIN.

MONSIEUR le Comte, je vous recommande un jeune homme qui donne de grandes espérances. J'aime ses protecteurs, & j'ai beaucoup d'estime pour sa famille, où l'honneur & les talens sont comme naturels. Ces motifs vous suffiroient pour l'avancer: mais il falloit vous le faire connoître. Je reçois dans ce moment une Lettre de Mr. de Paris, qui me demande familiérement des choses impossibles, quoique je lui eusse déja dit que je n'avois ni le pouvoir ni l'inclination de le servir. Je vous prie de le lui dire encore, car je ne veux pas lui répondre. J'admire la sainte hardiesse de ces Messieurs: quand une fois ils se sont mis dans la tête qu'ils soutiennent la cause du ciel, ils parlent & ils agissent avec une hauteur que

Dieu ne doit pas approuver, & qui est certainement insupportable aux hommes. Ce ne sont pas des graces qu'ils demandent, mais des ordres qu'ils donnent. Je m'imagine, Mr. le Comte, que votre département doit être le plus désagréable de tous; car si vous voulez parler raison aux ecclésiastiques, ils vous contredisent par un passage de la Bible: je suis en peine de savoir, si cette race d'hommes est aussi nécessaire au monde qu'elle lui est incommode. Il est vrai que nous avons l'autorité en main, ce qui les fâche beaucoup: gardons-la avec soin, & faisons la craindre, de peur qu'ils ne se fassent craindre à leur tour, & ne soumettent le sceptre à la mitre.

Mais à propos de mon jeune homme, si vous n'avez rien pour le présent qui lui convienne, il attendra: je ne vous demande pas de déplacer personne, ni de faire injustice à un autre pour m'obliger. Je suis, &c.

---

## LETTRE XLVIII.

### *Au Cardinal de* Bernis *).

Votre situation me touche, quoique vous l'ayez méritée; & si je pouvois changer votre fortune, je le ferois encore, comme

*) D'abord Ambassadeur à Vienne, puis Ministre d'Etat.

me si vous en étiez digne: mais il y a des choses que je ne puis ni demander ni obtenir. Souvenez-vous de ce que vous étiez il y a quelques années: vous étiez pauvre, mais heureux & aimable; votre ambition & mes bontés vous ont gâté. A peine avez-vous été employé dans les affaires qu'on s'est apperçu qu'il y avoit une grande différence entre le talent de faire de petits vers & celui du gouvernement. Les fautes que vous commettiez tous les jours dans le département le plus difficile de tous, m'affligeoient: mais je n'osois vous croire incapable, & j'attribuois au défaut d'expérience, ce que j'aurois dû attribuer au défaut de lumieres. J'espérois toujours, jusqu'à ce qu'on a été obligé de vous renvoyer. Vous n'ignorez pas que j'ai personnellement à me plaindre de vous: néanmoins tout mon ressentiment se borne à ne parler de vous ni en bien ni en mal. J'ai gardé le silence qui me convenoit, & si vous avez à la fin été sacrifié, ce n'est pas à moi, mais au bien de l'Etat. Mais parlons serieusement: pourquoi déplorez-vous si amérement votre prétendue disgrace? Qu'avez-vous perdu? Les inquiétudes & les tourmens de l'ambition; & vous avez retrouvé le repos & la liberté, avec un grand revenu & de grandes dignités. Vous êtes malheureux en une chose,

 c'est

c'est de ne pas sentir votre bonheur actuel, & de regretter le trouble, les inquiétudes & les peines, qui accompagnent l'administration des affaires publiques. Toutes ces réflexions sont très vraies, quoique mon cœur ne les sente pas aussi bien que ma raison; & si j'étois à votre place, peut-être serois-je aussi foible que vous: mais j'en rougirois & ne le dirois à personne. Je suis honteuse de vous prêcher: c'étoit plutôt de vous que j'aurois dû attendre des exhortations, pour m'encourager à souffrir avec patience les vanités du monde & de la grandeur. Pour revenir au sujet de votre Lettre, voici ma résolution que je ne changerai jamais. Je ne m'opposerai jamais à votre retour, ni aux faveurs qu'on pourra vous faire & que vous désirez: mais si cela arrivoit, ne prenez pas la peine de m'en savoir gré; car soyez sûr que je n'y aurai aucune part, &c.

---

## LETTRE XLIX.

### *A Monsieur de* Bussy.

Nous avons d'abord jugé par les propositions extravagantes de Mr. Stanley, que la cour de Londres n'étoit pas sérieusement disposée à la paix; & vos dépêches le confirment. Mr. Pitt est un chicaneur, qui

ne

ne traite pas de bonne foi: il joue la comédie. Cependant il faut continuer jusqu'au bout, & mettre les Anglois dans leur tort à la face de toute l'Europe, en exposant leur ambition & leur éloignement pour la paix. On ne doute cependant pas ici, que dans le fonds ils n'en aïent presque autant besoin que nous. Leur dette est immense, & augmente tous les jours: les soldats & les matelots commencent à leur manquer; & je ne sais pas si leur crédit, qui est leur seul soutien, pourra se soutenir encore long tems. A proprement parler, nos guerres avec cette nation ne sont que des guerres des marchands; & n'en sont que plus difficiles à terminer, parce que l'esprit de commerce ne veut point de rival. Mille particuliers de Londres, qui font de grandes fortunes par la ruine & le massacre de leurs compatriotes mêmes, voudroient que ce jeu cruel durât toujours: ils peuvent aisément acheter le Ministère & le Parlement dans un païs où tout est à vendre; de sorte que, lorsque les marchands ont déclaré la guerre à la bourse de Londres, il faut qu'elle se déclare à St. James six mois ou un an après. Voilà le grand obstacle qui s'oppose à la paix, jusqu'à ce que le Roi d'Angleterre ait des Ministres assez honnêtes gens pour aimer le bien public, & mépriser les clameurs & l'argent de ceux

qui

qui s'enrichissent par la désolation des peuples. Vous dites que votre situation à Londres est bien désagréable: je n'en doute pas. Vous êtes exposé aux insultes d'un peuple brutal, & au mépris d'un Ministre arrogant. Nous vous donnons ici l'exemple de patience: souffrez généreusement pour votre Roi & votre patrie; c'est la vraie gloire d'un bon citoyen. Dans vos négotiations, conduisez-vous avec modestie, sans bassesse: la hauteur est ridicule dans les vaincus. Quel que soit le succès de cette tentative, tâchez surtout de vous faire honneur & à vos amis. Présentez mes très humbles réspects à cette personne qui a beaucoup de pouvoir & de bonne volonté pour nous: concertez-vous avec elle; faites-nous des amis; opposez, s'il est possible, le crédit des honnêtes gens à la faction des hommes bas & intéressés, qui préferent la guerre qui les enrichit, à la paix qui n'enrichit que la nation. Je suis, &c.

*Fin de la prémiere Partie.*



# LETTRES
DE
MADAME LA MARQUISE
DE
# POMPADOUR,

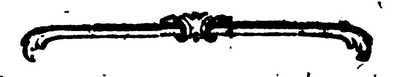
Depuis MDCCLIII jusqu'à MDCCLXII inclusivement.

*SECONDE PARTIE.*



*A LONDRES,*

Chez G. OWEN, Fleet - Street; & T. CADELL, dans le Strand. 1772.



# LETTRES DE MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

## LETTRE L.

*A la Maréchale de* BROGLIE.

1761.

MADAME, votre Lettre me fait honneur, & votre douleur me touche beaucoup; mais il m'eſt impoſſible de vous ſoulager: le Roi eſt fort en colere, & je crois que Monſieur le Maréchal n'eſt pas ſans tort. Il vouloit vaincre tout ſeul, & il a été vaincu. Son adverſaire ſe défend aſſez bien; il a une Lettre en poche qui ſemble le juſtifier. Cependant je ſuis prête d'avouer tout ce qu'on voudra en faveur de Mr. le Maréchal: il eſt brave, il entend parfaitement la guerre; on dit que c'eſt le ſeul que les ennemis craignent & reſpectent, & le ſeul qui puiſſe faire oublier le Comte de Saxe, qui étoit l'ange tutélaire de la France. Ainſi ſa gloire eſt à couvert, & le dédom-

mage bien de la perte de la faveur. Voila bien des motifs de consolation, Madame, en attendant que la fortune change. Le Roi est bon; il a beaucoup d'estime pour Mr. de Maréchal, & vous devez tout espérer. Il faut laisser passer cet orage, qui ne sauroit durer; & vous verrez un tems plus heureux: dans ce pays on n'oublie pas toujours le mérite, & on en a toujours besoin. Je suis, &c.

---

## LETTRE LI.

### *Au Maréchal de* SOUBISE.

JE vis hier le gros Prince (*) Allemand, qui me parla de vous avec beaucoup d'estime: il savoit sans doute qu'il me faisoit plaisir. Il avoue que vous n'avez pas toujours été heureux à la guerre; mais il est persuadé que vous ayez toujours mérité de l'être. Le fameux Turenne a perdu des batailles: consolez-vous. Le Roi est fort mélancolique: cette suite continuelle de mauvais succès dans la guerre la plus juste & la plus nécessaire qui fut jamais, afflige sensiblement son bon cœur. Il souffre de tout ce que ses peuples souffrent: il ne signe pas un édit d'impôt qu'il ne le fasse en gémissant: il faut

(*) Le Prince de Nassau-Saarbruck.

faut l'avoir vu dans ces tems d'humiliation & d'adversité pour bien juger de lui: il a l'âme belle & généreuse. Le bon droit est pour nous, & le ciel pour nos ennemis: adorons les profonds desseins de la Providence.

Quoi qu'il en soit, on a enfin mis la derniere main à ce qu'on appelle un chef d'œuvre de politique, au *pacte de famille*; & ce que la France n'auroit osé demander, ni espérer dans les tems les plus heureux, elle l'a obtenu au milieu de ses disgraces. Les François sont à présent Espagnols, & les Espagnols sont François: c'est surtout à présent qu'il *n'y a plus de Pyrénées*, comme disoit Louis XIV. On espére beaucoup de ce coup d'Etat, & les Anglois n'en seront pas contens: ils seront obligés de séparer leurs forces pour faire tête aux Espagnols, qui ont une très-belle flotte, une bonne armée & de bons officiers. On a résolu de forcer les Portugais à se déclarer: leur neutralité est plus préjudiciable à nos affaires qu'une guerre ouverte, par les secours de toute espece qu'ils fournissent aux Anglois, dont ils sont les très-humbles serviteurs. C'est une chose plaisante de voir un Roi de cinquante ans en tutelle, avec un fantôme d'autorité, qui regne sans gloire & sans liberté. Une nation, qui a quelques sentimens d'honneur, doit vivre ou périr indépendante, sans se

rendre inutilement esclave, ridicule & méprisable. Le Ministre d'Espagne agit avec beaucoup de zéle & de chaleur. Cependant on croit que le Portugal refusera d'abandonner les Anglois: les intérêts du commerce de ces deux nations sont tellement liés & compliqués, qu'on regarde une rupture comme presque impossible. C'est pourquoi les Espagnols se préparent sérieusement à faire un voyage à Lisbonne; & la France, malgré ses pressans besoins, ne pourra se dispenser d'y envoyer un corps de troupes. Voilà, Monsieur le Maréchal, quelle est notre situation actuelle, craignant toujours, mais espérant beaucoup. J'espére aussi que vous serez employé cette année: comptez sur vos amis. &c.

---

## LETTRE LII.

### *A la Comtesse du* BARAIL.

VOUS pouvez vous assurer que le jeune Marquis ne sera pas oublié, à moins que je ne perde tout mon crédit: mais n'est-ce pas mon devoir de recommander les gens de mérite & ceux que j'estime? Craignez-vous que je manque de mémoire? Non, Madame, je me souviendrai toujours de vous aimer tendrement, & de vous obliger. La

cour

cour n'a jamais été si brillante qu'à présent au milieu de la misere publique. Nous avons une demi-douzaine d'Altesses Allemandes, qui font grand fracas. Il y en a un surtout, qui daigne me faire sa cour. Les hommes, & surtout les Princes, ne font rien pour rien: c'est pourquoi je devine qu'il a quelques vues; mais je le laisserai venir, & peut-être le servirai-je; car j'ai le cœur bon, & il a du mérite. Le vieux visir (*) devient insupportable; mais on le souffre parce-qu'il est nécessaire, ou qu'il passe pour l'être. Il est toujours mécontent, sombre & farouche: la vieillesse, comme les honneurs, change les mœurs. Cela est insupportable, & il faut pourtant le souffrir. Adieu, ma chere amie, je ne changerai jamais pour vous, car j'ai trop de plaisir à vous aimer & à vous le dire. Donnez mille baisers pour moi à votre petite fille, & faites mille complimens au grand homme, &c.

---

## LETTRE LIII.

### *A Monsieur de* VOLTAIRE.

1762.

Je suis déja informée de la sanglante tragédie qui s'est passée à Toulouse. Votre charité



(*) Le Maréchal de Belle-Isle.

charité pour la malheureuse famille de Calas, & votre zéle pour la servir, font honneur à vos sentimens & correspondent avec les miens. Vous êtes comme la sentinelle de l'Etat: vous vous faites un devoir de découvrir les grands abus: il faut que vous soyez admirable en tout. Autant que j'en puis juger jusqu'à présent, les juges de Toulouse ont été bien précipités & bien cruels: il n'y a que des contradictions & des improbabilités dans leurs procédures; ce qui est d'abord un grand préjugé contre elles: la vérité & la justice n'admettent ni contradictions ni improbabilités. On dit qu'un avocat célebre & honnête homme travaille à un mémoire sur cette malheureuse affaire: je le lirai aussitôt qu'il paroîtra, pour me mettre bien au fait de la question; après quoi j'employerai hardiment tout mon crédit pour venger la cause de la justice & de la vertu opprimée. Je suis charmée, Monsieur, que vous vous soyez adressé à moi: cette confiance me donne un peu de vanité, en montrant que vous me croyez le cœur bon. Oui, je l'ai, ou crois l'avoir; & dans cette occasion je tâcherai de mériter votre estime & celle de ceux qui vous ressemblent. Je suis, &c.

LET-

## LETTRE LIV.

*Au Marquis de* BEAUSSAC.

1762.

Je vous remercie sincerement de vos soins, & je vous prie de me les continuer. Des nouvelles de Russie sont actuellement plus importantes que jamais. Il y a longtems que nous savons que le nouvel Empereur n'aime pas la France: nous avons perdu une bonne amie dans Elizabeth. Votre Pierre III. ne se donnoit pas même la peine de cacher ses sentimens du vivant de sa tante; & j'ai ouï dire qu'il ne manquoit jamais de plaisanter sur les défaites des Russes, ou des Alliés, quand l'occasion s'en présentoit; ce qui faisoit voir qu'il avoit un mauvais cœur & un mauvais esprit. Personne ne doute que ce Prince n'abandonne bientôt l'alliance: encore serons-nous bien heureux, s'il ne se joint pas à nos ennemis. Dans une pareille circonstance votre ministere est très-délicat: vous marcherez partout sur des épines. Cependant tout despotique que soit un Empereur de Russie, on ne croit pas que celui-ci ose abandonner brusquement la cause commune: cette démarche, si elle étoit trop précipitée, ne manqueroit pas de déplaire à la nation. Les Russes savent obéir; mais ils

savent aussi se défaire de leurs maîtres, quand ils osent abuser de leur pouvoir. La révolution de 1740, à laquelle il doit sa couronne, est un exemple récent & terrible qui le retiendra peut-être. La défection de ce Prince seroit surtout déplorable dans la circonstance; car l'Alexandre du Nord est perdu, si la guerre dure seulement encore quatre mois. Tâchez donc de parer ce coup, s'il est possible de le parer.

Les fourrures que vous m'avez envoyées, sont fort belles, & je vous remercie bien de vos peines. Elles valent mieux que celles du Canada: mais hélas! celles du Canada étoient à nous.

Le Roi est fort satisfait de votre conduite; il a beaucoup de confiance dans vos lumieres; & personne ne doute que si le Czar abandonne ses amis, vous n'aurez rien négligé pour l'empêcher. Je suis, &c.

---

## LETTRE LV.

### *Au Duc de* FITZ-JAMES.

1762.

VOUS avez bien raison, Monsieur le Duc, l'affaire de ce malheureux Calas fait frémir. Il falloit le plaindre d'être né Huguenot; mais il ne falloit pas le traiter pour cela

cela comme un voleur de grand chemin. Il paroît impossible qu'il ait commis le crime dont il étoit accusé: cela n'est pas dans la nature. Cependant il est mort, sa famille est flétrie, & ses juges cruels ne veulent pas se repentir. Le bon cœur du Roi a bien souffert au récit de cette étrange avanture, & toute la France crie vengeance. Le pauvre homme sera vengé. Ces gens de Toulouse ont la tête chaude, & plus de religion à leur maniere, qu'il ne leur en faut pour être bons Chrétiens. Dieu veuille les convertir & les rendre humains!

Vous vous moquez de moi, Monsieur le Duc, avec vos remercimens. Il y avoit un poste vacant qui vous convenoit: vous le méritiez, j'en ai parlé au Roi, & voilà tout. Le service que je vous ai rendu, m'a fait plus de plaisir qu'à vous. Partez donc pour l'armée, & soyez l'ami du Prince de Condé. J'ai dans l'esprit que ce jeune homme ira loin: il a de grands exemples dans sa famille, & bonne envie de les imiter. Ses talens pour la guerre se développeront bientôt. Tant mieux; on ne connoit plus la France: la race des grands hommes est presque éteinte: j'espére que vous aiderez à la faire revivre, & je souhaite de tout mon cœur que la fortune vous traite d'une maniere digne de vous, &c.

LET-

## LETTRE LVI.

### *Au* *Duc* *de* NIVERNOIS.

1762.

COMMENT vous portez-vous, Monſieur le Duc? Vous allez voir que vos amis ne vous ont pas oublié. Mais auparavant il faut commencer par la préface, qui eſt *la ſalſa del libro.* Vous ſavez que nous n'avons que trop longtems fait la guerre, que nous n'y avons rien gagné, que nous avons grand beſoin de la paix avec les Anglois, & que les Anglois n'en ont peut-être gueres moins beſoin que nous. Eh bien, le Roi a hier réſolu dans ſon conſeil de vous charger d'une petite commiſſion à ce ſujet. Il faut donc que vous quittiez incontinent vos bois & votre garenne, pour venir à Fontainebleau recevoir vos inſtructions: de-là vous irez à Londres faire la révérence au bon Roi George qui vous attend, & l'inviter à être de nos amis. Le Roi ne ſavoit d'abord qui charger d'une négociation ſi importante & ſi délicate: une certaine perſonne a cité votre nom; ſur quoi ce bon Prince a beaucoup loué vos lumieres, vos talens & votre zéle pour ſon ſervice. Je l'écoutois avec plaiſir, & j'étois bien éloignée de parler contre ma conſcience en diſant du mal de vous. Je

ſens

ſens que cet emploi eſt un peu déſagréable: il ſeroit plus beau d'être l'Ambaſſadeur d'un Roi vainqueur que celui d'un Roi vaincu. Mais vous êtes bon François; l'amour de la patrie l'emportera ſur vos répugnances. La paix que j'eſpére, eſt la ſeule choſe que je déſire actuellement, & qui puiſſe m'attacher encore un peu a la vie. Ma ſanté n'eſt pas bonne; mais ſi je puis voir la France paiſible, le Roi content, & ſes ſujets tranquilles après tant de calamités, j'aurai aſſez vecu. Je vous ſalue de tout mon cœur, Monſieur le Duc: vous aurez toujours une des prémieres places dans la liſte de ceux que j'eſtime, & qui eſt très-courte, &c.

---

## LETTRE LVII.

### *A la Comteſſe de* BASCHI.

1762.

MA chere amie, car ce nom eſt plus beau que celui de Madame la Comteſſe, & c'eſt pourquoi je m'en ſers ſouvent, vous me demandez ſi je penſe toujours à vous? Que ne me demandez-vous, ſi je vis encore? Pourrois-je oublier vos charmes & votre mérite? Enfin j'eſpére que nous aurons la paix. Elle nous eſt bien néceſſaire après la guerre la plus funeſte & la plus honteuſe

qui

qui se soit faite depuis le vieux Pharamond. La gloire de la nation sous Louis XIV. s'est dissipée comme un songe, & elle ne trouve à son réveil qu'une honte réelle. Quel tems, ma belle Comtesse! Le Roi est chagrin, & moi je pleure, tandis que le monde croit que nous sommes ici fort contens. Le bonheur ne se trouve pas dans les cours ni dans l'ambition, mais dans les cœurs modestes & modérés, qui ne désirent, n'espérent & ne demandent rien.

Valcourt disoit hier en riant, qu'il auroit fallu pendre une demi-douzaine d'Officiers Généraux pour donner l'exemple, & que les Anglois avoient été bien servis depuis qu'ils avoient tué un Amiral. Le Roi ne rioit pas; mais sa bonté de cœur ne l'a pas empêché de dire que ce raisonnement-là n'étoit pas tout-à-fait ridicule. Les Anglois nous ont bien fait du mal, & nous leur en avons bien fait aussi: voyez s'il y a-là quelque sujet de consolation; car il faut profiter de tout. Valcourt disoit aussi qu'au lieu de demander la paix, il n'y auroit qu'à laisser prendre aux Anglois le reste de nos colonies, retirer nos troupes d'Allemagne, & faire une guerre défensive sur nos frontieres; tandis que nous employerions la plus grande partie de nos forces pour faire des déscentes chez l'ennemi, le harceler, désoler son commerce: &c.

que

que par-là les Anglois seroient obligés de demander la paix à genoux en moins de deux ans, ou de faire banqueroute à l'univers. Il y a un certain air de raison dans ce discours: mais il auroit fallu prendre ce parti il y a deux ans; c'est aujourd'hui trop tard.

Je me dépite contre moi-même, quand je considere quels gens j'ai recommandés pour soutenir l'honneur de la France; des gens qui n'étoient propres à rien, & qui aspiroient à tout, qui savoient faire des révérences & des bassesses, & couroient ensuite en Allemagne pour se battre comme des femmes, & servir de risée à toute l'Europe. Ces réflexions me désolent & le Roi aussi. Quelqu'un demandoit l'autre jour au Prince de Conti, pourquoi la France avoit tant dégénéré, & qu'on ne voyoit plus de Turennes, ni de Villars, ni de Saxes? *C'est*, dit-il, *depuis que nos femmes ont affaire à leurs laquais*. Hélas! tout a changé. Adieu, ma belle Comtesse; je vous aime de tout mon cœur, &c.

---

## LETTRE LVIII.

*Au Maréchal de* SOUBISE.

1762.

NOUS sommes accoutumés à recevoir de mauvaises nouvelles, mais nous n'y som-

sommes pas moins sensibles. Celle de votre derniere bataille a achevé de nous jetter dans la consternation. Vous avez de nouveau trompé les espérances du Roi & les miennes, & nous sommes tous dans la douleur. On vous impute bien des fautes dans cette affaire, & nous admirons malgré nous la sagesse du Prince Ferdinand, qui avoit promis de vous battre, & qui a tenu parole. Il falloit, disent vos ennemis, qu'il comptât bien sur sa fortune, ou sur votre incapacité. Quant à votre collegue, tout le monde le justifie & le plaint. Je crois cependant qu'on a tort de vous juger si sévérement, & moi encore plus de vous avoir exposé à l'être. Ne craignez pourtant rien: je prendrai soin de vos intérêts, & je tâcherai de faire votre paix avec le Roi, qui est résolu de la faire avec ses ennemis. Les vieillards qui se ressouviennent des dernieres années de Louïs XIV. leur comparent le tems présent. Nous avons tout perdu, des batailles sans nombre, un million d'hommes, nos colonies, notre crédit & notre honneur. Nous n'avons plus ni argent, ni ressources. Le Roi parloit, il y a quelque tems, de s'aller mettre à la tête de ses armées pour les ranimer par sa présence. Je m'imagine que cette démarche auroit été utile; mais on l'en a dissuadé. Au nom de Dieu, Monsieur le Maréchal, si

les

les affaires ne sont pas encore tout-à-fait désespérées; tâchez de les réparer, & de nous mettre en état d'obtenir une paix plus honorable: Surtout faites tous vos efforts pour sauver Cassel, qui seroit alors un équivalent dans le traité de paix. Quel est ce brave Luckner, dont on m'a tant parlé, & qui a acquis tant de gloire à nos dépens? Il faut av[illegible]que les Anglois sont trop bien servis: [illegible] surtout & j'estime ce Marquis de [illegible]y, qui doit au moins partager par [illegible]é la gloire du Prince Ferdinand. Je [illegible]viens qu'il est bien difficile de vaincre de [illegible]reils hommes, & nous craignons à tout moment de recevoir la nouvelle de quelques nouveaux désastres, à moins que vous ne fassiez changer la fortune, ce que je souhaite de tout mon cœur, sans oser l'espérer. Je suis, &c.

---

## LETTRE LIX.

### *Au Duc de* CHOISEUIL.

1762.

Je suis malade, cependant je tâcherai de vous répondre. Je vous dirai d'abord que le Roi est content & vous estime. Le vieux Maréchal étoit trop systématique, & les

hommes à systémes réussissent rarement. Jamais Ministre ne fut plus malheureux que lui, excepté le Chamillard du dernier Roi, que l'on fit Ministre de la guerre parce qu'il savoit bien jouer au billard. Pour moi, je crois en vérité qu'il avoit plus de réputation que de mérite. Il s'agit donc de mieux faire, & de réparer ses fautes. Vous commencez dans des tems bien difficiles; mais votre gloire en sera plus grande, si vous triomphez des difficultés, comme je l'espére.

Ce qui se passe parmi les Russes, est inoui: quels maîtres! quels sujets! L'Impératrice Elizabeth meurt, son neveu lui succéde, & sa femme le supplante, & tout cela en six mois de tems. Le pauvre Pierre avoit grand tort aussi, de se brouiller avec sa femme. Je ne pense pas qu'il faille se fier à la nouvelle Impératrice, ni compter sur elle, quoiqu'elle ait pris pour un de ses principaux prétextes la paix honteuse qui avoit été conclue avec la Prusse: soyez sûr qu'elle ne lui fera pas la guerre. Il y a des horreurs dans tout cela. Il ne faut pas non plus espérer grand' chose de la part des Espagnols: je les crois sincéres, mais ils sont inactifs & irrésolus. Quant à l'Allemagne, tout y est désespéré. L'Allemagne a toujours été le tombeau des François: dans cette guerre elle a encore été le

tombeau de leur gloire. Ainsi ce bel épouvantail du *pacte de famille* n'aboutit à rien. Les Anglois en ont eu peur: à présent ils rient avec raison de leurs frayeurs & de nos vaines espérances. Le plus sûr est donc de faire la paix: mais l'ouvrage sera difficile avec un peuple insolent dans la victoire, qui est l'ennemi naturel du genre humain & surtout des François. Monsieur le Duc, si vous venez à bout de cette grande affaire, vous aurez la gloire d'avoir sauvé votre patrie. Il ne s'agit pas de faire une paix sûre: cela est impossible, les Anglois & les François ne peuvent rester longtems amis: la haine réciproque des deux nations, la rivalité du commerce, l'opposition des intérêts & des alliances leur remettront bientôt les armes à la main. C'est pourquoi je m'imagine qu'il faut tâcher de conserver quelques établissemens en Afrique & dans les Indes: c'est l'unique moyen de réparer & d'augmenter notre marine, de sauver notre commerce, de nous fortifier partout, & d'attaquer les Anglois avec plus de succès & de sureté, quand l'occasion s'en présentera. La prise de nos vaisseaux marchands avant la déclaration de guerre étoit une action infame, que la France n'oubliera jamais, qu'elle n'en ait tiré vengeance. Que nous sommes

humiliés! Nous donnons à nos ennemis des perruquiers, des rubans & des modes; & ils nous donneront des loix! J'espére que cela ne durera pas: tâchez, Monsieur le Duc, de faire la paix aux conditions les plus raisonnables qu'il se pourra; après quoi préparez-vous à la guerre. Je suis, &c.

---

## LETTRE LX.

### *A la Comtesse de* BASCHI.

1762.

Je voulois vous écrire ce matin, & ma plume commençoit déja à courir, lorsqu'une femme que vous connoissez, m'est venuè interrompre brusquement. „Allons, „Madame, m'a-t-elle dit, laissez-là votre „Lettre & vos complimens; il faut nous „divertir.„ Je l'ai suivie en grondant, & nous avons été pour nous divertir chez la grosse Duchesse, qui a fait tout au monde pour m'amuser sans pouvoir réussir: j'étois de trop mauvaise humeur. A la fin cependant, nous avons vu entrer un petit ange, que j'ai beaucoup embrassé & caressé: c'étoit votre fille. En honneur, elle est adorable, la petite: elle a de beaux yeux, de beaux traits, un air fin dans tout ce qu'elle dit ou

qu'elle

qu'elle fait; beaucoup d'eſprit, de douceur, de modeſtie & un bon cœur: l'homme qui l'aura, ſera bien heureux, s'il eſt digne d'elle & de vous. Sa préſence a diſſipé ma mélancolie & la migraine qui commençoit à me prendre. Jamais une ſi belle bouche n'a dit des choſes ſi agréables que celle de cette aimable enfant. On a joué, on a ri, & puis nous ſommes revenues ici. Pour continuer mon plaiſir, je me ſuis auſſitôt mis à vous écrire. A propos, connoiſſez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille? Il étoit hier à la meſſe du Roi auprès de la belle Marquiſe de Gondi. Elle l'avoit vu deux ou trois fois chez ſes amies, & lui avoit parlé avec politeſſe. Ne voilà-t-il pas que ce benêt avec ſa figure abominable, ſe met dans la tête qu'elle eſt folle de lui? Il étoit donc à la meſſe à côté d'elle, ſans qu'elle s'en apperçût, & il ne ſavoit comment s'y prendre pour ſe faire remarquer. Mais enfin l'amour eſt ingénieux: il lui pouſſe donc rudement le bras, & fait tomber ſes *heures*, afin d'avoir la ſatisfaction de les ramaſſer & de lui baiſer la main. Tout cela lui a réuſſi juſqu'au baiſer, qu'on eut l'adreſſe d'éviter. La Dame de retour chez elle, lui a fait dire que ſon procédé avoit été indécent & groſſier, qu'elle le prioit de ne jamais plus lui

montrer ſon viſage, & qu'elle ſouhaitoit ſincerement qu'il devînt auſſi ſenſé qu'il étoit laid. Ce mot de *laid* a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux, qui ſe croit un Adonis. Il en eſt tombé malade : quatre médecins n'ont pu empêcher qu'il n'eût le tranſport au cerveau, & il eſt à l'agonie. S'il meurt, ſon hiſtoire ſera une des plus tragiques dans celle de l'amour-propre. Mais, hélas ! qui eſt-ce qui n'en a pas ? Il y a dix momens dans la journée, où je me crois encore très-jeune & très-belle, contre un où je n'en crois rien du tout. La Ducheſſe vous a-t-elle vue, comme elle l'avoit dit ? Elle eſt du très petit nombre des femmes eſtimables. Elle a beaucoup de religion, d'eſprit & de gaîté : ce ſont les perſonnes que j'aime, quoique je ne les ſuive que de loin.

On raconte des merveilles de la B... (*), elle eſt folle à lier. Hélas ! c'eſt l'amour, le tendre amour qui en eſt la cauſe. L'autre jour elle fut ſi contente de ſon amant qu'elle lui donna ſon portrait enrichi de diamans, qu'elle avoit reçu la veille de ſon mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que ſa maîtreſſe. Il avoit beaucoup perdu : voilà qu'il tire le mari à part, & lui demande cent piſtoles ſur ſon bijou. La pauvre

(*) La Ducheſſe de Beauvilliers.

pauvre B . . . . est enragée de cette marque de mépris, & veut tout de bon renoncer à l'amour: personne n'en croit rien, mais en attendant elle fait pitié. Les passions sont bien dangereuses & bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien! Il n'y a point de nouvelles. Nous passons notre tems à l'ordinaire à nous ennuyer, & nos Ministres à bâtir des châteaux en Espagne. Les habitans de Dunkerque se préparent à célébrer une fête séculaire; il y a presque cent ans qu'ils ont le bonheur d'être François, & ils vont s'en réjouir solemnellement: cela fera rire les Anglois. Pour moi, je me réjouis d'avoir une amie telle que vous, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, & tout dire sans crainte & sans réserve. Venez, que je vous embrasse. mais, helas! je n'ai pas les bras assez longs, &c.

---

## LETTRE LXI.

*A Madame l'Abbesse de* CHELLES (*).

1762.

Je recommande à vos prieres le Roi, la France & moi, avec tout le reste: le ciel n'est jamais sourd aux prieres des saints. On



(*) Auparavant Mademoiselle de Rupelmonde.

va travailler à la paix, mais il n'y a que Dieu qui puisse nous la donner. C'est une grace, Madame, que vous êtes digne de demander & d'obtenir. Que vous êtes heureuse d'avoir quitté ce monde bas & méchant! Il y a de belles dames qui me portent envie, & moi j'envie leur liberté. La raison, les années, le malheur des tems, le mépris des petites vanités des cours, qui font pitié quand on les connoît, m'ont jetté dans une mélancolie noire qui me dégoûte de tout. J'ai desiré les grandeurs, & m'en voilà rassasiée. Cependant il me faut porter la joie sur le visage, tandis que j'ai la mort dans le cœur. „Mais „qu'avez-vous, me dit quelqu'un, vous „n'êtes pas contente? Sire, lui dis-je, je „suis fort contente;„ & en même tems je suis prête à pleurer, me voyant forcée de dissimuler. Le Roi se souvient toujours que vous étiez l'ornement de sa cour; il vous regrette & vous admire: il dit que vous servez à présent un meilleur maître. Hélas! je voudrois bien le servir, ce meilleur maître. J'ai dans l'esprit que l'ennui, la tristesse qui m'accablent, sont une invitation de sa part: mais je suis foible, & je continue à porter mes chaînes. Je vous salue, Madame, avec le respect & l'affection que mérite votre vertu. Aimez-moi, plaignez-moi, & priez pour moi, &c.

LET-

## LETTRE LXII.

### *Au Duc de* Nivernois.

1762.

Vous avez donc vu la capitale & les nouveaux Romains, comme ils s'appellent: vous aurez de la peine à les aimer. Le Roi George vous a bien reçu, les Seigneurs vous caressent, & la canaille vous siffle: c'est tout ce que nous avions prévu. Le grand point est de s'attacher au principal: il faut parler au pilote & aux Officiers du vaisseau, sans faire attention à la populace qui murmure à fond de cale. L'histoire de votre souper de Cantorbery nous a bien fait rire: cela est juste, la paix n'est pas faite, & votre hôte vous a traité en ennemi. Les Anglois, dites-vous, ont généralement désapprouvé la conduite de cet honnête homme: la réparation est généreuse & suffisante; mais je ne crois pas que vous soupiez jamais chez lui. On admire vos dépêches; le Roi est très-content. On est prêt à céder volontiers le Canada aux Anglois: grand bien leur fasse! Mais pour les Isles & Pondichery, il faut les sauver à quelque prix que ce soit. Quant à la rançon des prisonniers & aux billets du Canada, il

n'y aura pas de difficultés; c'est un petit mémoire de marchand, qu'il faudra payer aussitôt. Je vous prie de ne pas oublier de présenter mes respects à la grande dame: la bagatelle que je lui ai envoyée, est trop payée par la bonté qu'elle a eue de la recevoir: nous nous recommandons toujours à elle, &c.

---

## LETTRE LXIII.

*A la Comtesse de* BASCHI.

1762.

QUE dites-vous de l'Archévêque? (*) N'est-il pas plaisant de venir nous fatiguer de sa bulle & de ses querelles avec le parlement, tandis que nous sommes dans des inquiétudes mortelles sur le succès de la guerre ou les négociations de la paix? C'est comme si on disoit à un homme de venir séparer des enfans qui se battent dans la rue, tandis que le feu est dans sa maison. Je suis bien en colere, Madame: de quels charmes voulez-vous parler? Je croyois d'abord que c'étoit quelqu'un qui vous regardoit, qui avoit fourré cette phrase-là pour vous. Helas! mes charmes sont partis avant moi.

(*) De Paris.

moi. De grace, à l'avenir mettez beaucoup d'amitié dans vos Lettres, & point de complimens.

Il y a de bonnes nouvelles de Londres. Le Duc nous mande que les Anglois savent faire la guerre, mais qu'ils ne savent pas faire la paix. Cependant il faudra faire des sacrifices: ils nous rendent notre sucre & les toiles des Indes; mais il faudra leur céder nos manchons & toutes les neiges du Canada: grand bien leur fasse! La perte n'est pas grande, excepté celle de l'honneur, qui nous fait frémir. Nos amis nous ont bien servis.

Il faut, ma chere, que je vous conte une folie. L'Ambassadeur que vous savez (*), m'est venu rendre ce matin une visite, & après les premiers complimens, il s'est écrié: *En vérité, Madame, vous avez de beaux yeux!* Je me suis tournée vers lui, & lui ai demandé gravement, s'il parloit à moi? Eh, à qui parlerois-je donc? dit-il, ce n'est pas à ma femme. Ce trait m'a fait rire, & m'a donné tant de vanité que je me suis d'abord habillée en couleur de rose comme une petite fille. Mais voilà par malheur qu'en passant devant une glace, j'ai rencontré un visage maigre de qua-

(*) Le Duc de Bedford.

quarante ans. J'ai demandé qui étoit cette femme-là; on m'a dit que c'étoit moi, & sur cela j'ai quitté ma robe couleur de rose. Mais parlons sérieusement, ma belle Comtesse; je vous aime avec une tendresse, dont je suis quelquefois surprise & dont je ne me serois jamais crue capable pour une femme. Croyez que c'est le plus grand plaisir de ma vie: *Dolce vita amorosa: per che si tardi nel mio cor venisti?* C'est de mon amitié pour vous au moins que je parle; l'amour ne mérite ni mes éloges ni mes regrets. Ayez soin de votre santé, si vous avez quelque égard pour la mienne. La belle insensible vous salue, & m'a donné un baiser pour vous, &c.

---

## LETTRE LXIV.

### *Au Duc de* NIVERNOIS.

1762.

Il faut toujours vous remercier, Monsieur le Duc: vous ne nous envoyez que de bonnes nouvelles, & vos Lettres sont charmantes. La politique, qui rend tant d'hommes sombres & jaloux, ne fait que vous rendre plus aimable. Je crois voir la canaille de Londres avec un air bête vous regar-

der

der comme si c'étoit le rinocéros, & puis vous faire des grimaces. Quant aux honnêtes gens, vous n'avez, dites-vous, qu'à vous en louer: je n'en doute pas: j'ai connu des hommes de ce païs-là, qui pour les manieres, la politesse, la magnificence & les sentimens auroient pu nous donner des leçons. Vous avez la modestie de dire que c'est à votre caractere public qu'on fait accueil: point du tout; j'ose dire que c'est à vous-même: on voit votre mérite, & on l'honore; voilà ce que vous me forcez de vous dire. Vous avez donc été à la bourse de Londres, & on vous a hué? Mais pourquoi y alliez-vous? J'aimerois autant m'aller exposer dans la forêt noire. La populace Angloise n'est ni polie ni aimable: c'est peut-être tant mieux. Il y a des gens qui pensent que si ce peuple le devenoit jamais, il cesseroit d'être à craindre. Quant à l'objet de votre mission, tâchez, Monsieur le Duc, de votre côté, d'adoucir certains articles, comme la pêche de Terre-neuve, que la France ne sauroit accepter à des conditions aussi honteuses. Nous nous en rapportons toujours à votre sagesse & à vos lumieres: Mr. de Choiseuil vous seconde ici de son mieux. Cultivez nos amis: je vous prie de leur présenter mes devoirs, &c.

LET-

## LETTRE LXV.

### Au Duc de NIVERNOIS.

*Octobre 1762.*

JE vous remercie beaucoup, Monsieur le Duc, de votre attention & de votre ponctualité à me faire part du progrès de votre négociation. Elle va rapidement, & elle ne pouvoit être en de meilleures mains. C'étoit l'opinion du vieux Maréchal de Belle-Isle, qu'il n'y avoit point de païs au monde où il fût plus aisé de sémer la division qu'en Angleterre: il faut qu'il y ait toujours deux factions; il ne s'agit que d'en gagner une, & vous faites vos affaires pendant qu'elles se déchirent. Il disoit aussi quelquefois en riant que, s'il étoit assez riche & assez fou pour acheter la couronne d'Angleterre, rien ne seroit plus facile que de trouver des marchands qui la vendroient. Après tout, les Anglois sont de bonnes gens: ils sont actuellement raisonnables, & sincéres dans leurs procédés. Le seul obstacle à la paix l'année derniere étoit ce vieux renard de Pitt: il sentoit bien qu'elle étoit nécessaire; mais il ne vouloit pas y avoir part, de peur qu'il ne perdit sa faveur parmi la populace,

à qui

à qui il jugeoit bien qu'elle feroit odieuse, & afin qu'il pût désoler son Roi, quand il jugeroit à propos. Cet homme-là est très-habile Ministre sans contredit; mais il n'en a pas agi avec nous comme un galant homme, l'année passée; & je ne sais pas s'il en agit en honnête homme avec sa propre nation. Sa faction est puissante, & il est impossible d'acheter tous ces gens-là: en pareil cas, il faut se fortifier d'un autre côté.

Il est certain, Mr. le Duc, que vous vous conduisez avec une adresse infinie: c'est un éloge que vous méritez toujours. Vous aurez dans peu la gloire de conclure la paix la plus nécessaire qui fût jamais: c'est une obligation que le Roi & la France vous auront.

Est-il vrai qu'il y ait beaucoup de prisonniers François en Angleterre, qui s'y sont mariés, & ont établi des manufactures de batistes? Examinez cela, s'il vous plait; & voyez s'il feroit possible de prévenir la perte de tant de sujets du Roi, & d'une branche de commerce importante.

Pour finir, je souhaite que vous passiez aussi agréablement votre tems à Londres, que le Duc de Bedford le fait à Paris: il se réjouit,

réjouit, & paroît fort gai. Sa commission n'est pas embarrassante: il n'a qu'à dire oui ou non à ce qu'on lui propose; ce qui lui laisse beaucoup de tems pour les amusemens. Les Anglois ne savent pas rire chez eux; il faut qu'ils viennent en France pour cela. Pour vous, Mr. le Duc, vous n'avez certainement pas le tems de vous divertir: les affaires vous occupent tout entier: ces soins sacrés qui regardent la patrie, sont les plaisirs des belles ames. Je vous salue de tout mon cœur: j'espére que vous penserez aux petites emplettes que vous savez, & que vous ferez mes civilités à tous nos amis. Je suis, &c.

---

## LETTRE LXVI.

*A la Comtesse de* BASCHI.

1762.

IL y a quinze jours que je ne vous ai écrit, ma tendre amie, c'est-à-dire qu'il y a quinze jours que je n'ai pas eu de plaisir; car à présent je n'en connois gueres d'autre que celui de lire vos Lettres & d'y répondre. Ayez toujours bien soin de votre santé & de votre beau visage que je baise tendrement.

Nous

Nous avons eu ici le vieux Roi Stanislas: il est toujours gai, quoique dévot. Sa digne fille ne l'imite que dans le second point: c'est une Sainte, dont la vue seule afflige les pauvres pécheurs. Stanislas aime fort les Jésuites, qui dirigent sa conscience & ses revenus: ainsi les voilà en bonnes mains. Cependant par égard pour son rang, son âge & ses vertus, la proscription de ces honnêtes gens ne s'étendra pas jusqu'en Lorraine: ce bon Prince en mourroit de chagrin; & il est bon qu'il vive encore pour l'exemple des Rois & le bien de ses peuples. C'est une chose étonnante & en même tems fort naturelle, que l'affection que les Lorrains lui portent. Il y a quelques années qu'il avoit coutume de se proméner par tout le païs dans une caléche: il n'avoit qu'un seul page avec lui dans ces courses, & il s'amusoit à fumer avec une grande pipe à la turque de six pieds de long. Comme on lui représentoit un jour à ce sujet qu'il exposoit sa personne sacrée: *eh! qu'ai-je à craindre*, dit-il; *ne suis-je pas au milieu de mes enfans?* Voilà, selon moi, un mot sublime, que les Souverains devroient bien méditer: il seroit à souhaiter qu'ils sentissent, comme lui, le bonheur d'être aimés, & méritassent de l'être. Sa bonté lui a acquis le surnom de *Bienfai-*

*sant*, qui est, à mon gré, le plus grand & le plus beau des titres pour un Roi.

On n'a pas approuvé ici les Lettres qu'il à écrites aux puissances belligérantes, pour leur offrir sa médiation. S'il n'eût pas été si vieux, il auroit bien prévu qu'on la mépriseroit. Un médiateur doit être parfaitement neutre: mais un beau-pere n'est pas censé l'être dans une affaire entre son gendre & ses ennemis. Au reste, cette démarche irréguliere lui fait honneur dans le fond: il ne l'a faite que par amour pour la pauvre humanité, qui est sans cesse le jouet de l'ambition des Princes.

Vous voyez, ma très-chere, que je retombe toujours dans la morale. C'est un sujet que j'aime, & qui me convient pour bien des raisons: vous les sentirez vous-même un jour aussi bien que moi.

La paix est presque conclue, & nous nous en rejouissons comme des joueurs, qui, après avoir presque tout perdu, viennent à bout de sauver quelques Louis d'or, qui les mettent en état de tenter encore la fortune à la premiere occasion. Adieu, ma belle Comtesse, rejouissez-vous aussi avec nous, & aimez-moi . . . . . . .

LET-

## LETTRE LXVII.

### *A la même.*

OUI, Madame, j'ai vu quelque chose de la *Nouvelle Héloïse*; mais je n'ai pas eu la patience d'aller jusqu'au bout. Quelle maussade créature que cette *Julie d'Etanges!* Combien de raisonnemens & de babil vertueux, pour coucher à la fin avec un homme! Je crois que le pauvre Rousseau est un peu fou, malgré tout son mérite: il a des idées si singulieres, il écrit d'une maniere si finguliere & si arrogante, que je n'ai pas bonne opinion de sa tête: car la sagesse est simple, unie, douce & sociale. La folie de cet homme est d'être admiré pour sa conduite, comme pour ses écrits. Il s'applique à être bizarre, bourru, grossier, avec autant de soin que d'autres à être amusans, gais & polis. Il y a quelque tems qu'ayant appris qu'il étoit pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre, il falloit user d'artifice, & donner le change à sa délicatesse, ou à son orgueil, comme vous voudrez l'appeller. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lui porta quelques cahiers de

musique à copier. Il fit l'ouvrage, dont je n'avois réellement que faire, & on lui compta cent louis pour sa peine. *Non, non, c'est trop,* dit le bourreau, *il ne me faut que douze francs.* Il prit donc douze francs, laissa le reste, & se renferma sur le champ dans la caverne, pour se caresser & s'admirer soi-même. Vous m'avouerez, ma chere, que voilà un original d'une nouvelle espéce. Les anciens Cyniques méprisoient tout, l'or, la table, les plaisirs, & les Rois, pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de ressembler à ces gens-là, & n'en est que plus à plaindre. Les Cyniques avoient grand nombre d'admirateurs, & ils avoient quelquefois la satisfaction d'insulter à des Rois qui étoient assez bons pour les aller voir. Mais ce tems passé n'est plus, & je ne crois pas que jamais Jean Jaques ait le plaisir de dire à Louis XV: *Ote-toi de mon soleil.* Cependant j'admire son éloquence & la force de son style. J'ai fait du bien à des gens qui valoient beaucoup moins que lui, & je l'aurois obligé très-volontiers, s'il l'avoit voulu. Après tout, cet homme-là n'est pas un auteur pour moi: il est trop sombre, toujours grondant, toujours mordant, toujours argumentant, & cela ne me plaît pas. Il me faut une

philo-

philosophie aimable, douce, touchante, sans raisonnemens alambiques, sans argumens d'avocats, & surtout sans mauvaise humeur. N'êtes-vous pas de mon goût?

Ne montrez cette Lettre à personne: lisons & jugeons les livres pour nous-mêmes, sans rien prétendre, ni rien affecter. Voilà une longue Lettre sur des riens; mais je n'avois rien à vous dire, & j'aime à vous écrire. Je pourrois vous dire que nous allons avoir la paix, que cette paix sera humiliante, que le Comte plaît toujours beaucoup au Roi, & que je vous aime de tout mon cœur: mais vous savez tout cela. Adieu, mon amie, souvenez-vous toujours de la belle Déesse, qui n'est plus ni Déesse, ni belle, & qui ne s'en soucie gueres . . . . . . . . .

---

## LETTRE LXVIII.

*A la même.*

1762.

Vous me parlez toujours du pauvre M. (*). Je le souffre, mais je ne suis pas obligée de l'estimer. Je lui dis quelquefois;



(*) Le Marquis de Marigni, frere de Madame, autrefois Monsieur Poisson.

fois: „Mon pauvre ami, vous devriez con-
„fidérer ce que vous étiez, plutôt que ce que
„vous êtes: j'espérois que la vanité vous ren-
„droit un galant homme, & je me suis trom-
„pée. Vous prenez des airs de grand Seig-
„neur, qui sont insupportables dans ceux qui
„sont nés grands Seigneurs, mais ridicules
„dans un homme comme vous.„ Eh bien,
il écoute tout cela, dit que j'ai raison, me re-
mercie, & va de-là se faire appeller *Monsei-
gneur* par D.... & ses pareils. Comme je
désespére de le corriger, j'ai résolu de lui
laisser recueillir la haine & le mépris de
ceux qui ont le malheur de l'approcher;
puisqu'il n'est pas sensible. Je l'appelle aussi
quelquefois *Monseigneur*, & il ne voit pas
que je me moque de lui. Mais laissons-là
ce pauvre homme, & parlons de vous, ma
chere: vous êtes bonne, vraie, décente; vous
connoissez le monde qui vous estime; tout
le monde vous honore, vous aime & vous
recherche. Continuez à vous faire estimer:
c'est le seul plaisir solide de la vie, & je tâ-
cherai de le partager avec vous. Je m'ima-
gine que les belles qualités des personnes
que j'aime, sont aussi les miennes: telle est
la délicatesse des cœurs qui se chérissent vé-
ritablement comme les nôtres.

Que

Que vous dirai-je du Duc de B.... (*)? Nous l'avons reçu comme un ange de paix; mais cet ange eſt vieux, & n'eſt pas aimable. Il m'a rendu viſite en cérémonie, & je l'ai reçu ſans façon. Il parle aſſez bien, mais il raiſonne aſſez mal, & ne me paroît pas avoir l'eſprit juſte: ainſi c'eſt le meilleur Ambaſſadeur qu'on pût nous envoyer. La prémiere qualité d'un Miniſtre public, eſt de ſavoir bien mentir pour l'avantage de ſon païs: le Duc ment comme tous les autres, mais il ne ſait pas l'art de bien mentir. On dit encore qu'il aime les piſtoles d'Eſpagne, & qu'il ne haït pas les Louis-d'or de France, qu'il a pour régle inviolable de faire d'abord ſon profit, & puis celui des autres. Je voudrois que cela fût vrai, mais je ne le crois pas: il eſt aſſéz riche pour pouvoir reſter honnête homme. Nos Miniſtres ont tous les jours des conférences avec lui: il parloit d'abord fort haut. Comme on s'y étoit attendu, on n'en a pas été épouvanté. En cinq ou ſix heures de tems on a deviné tous ſes ſécrets, ce qu'il vouloit dire, & ce qu'il ne vouloit pas dire, ſans même qu'il s'en doutât; de ſorte qu'on ſait déjà, quelles ſeront les conditions de la paix, comme ſi elle étoit déjà faite avec le Roi de la Grande-



*) Bedford.

Bretagne, de France & d'Irlande. Mais à propos de ces beaux titres du Roi George, le Duc de Bourgogne les ayant vus dans un livre, demanda hier à son Gouverneur, *s'il y avoit deux Rois de France, & si son grand-papa avoit un collégue?* On lui répondit que son grand-papa étoit réellement Roi de France, mais qu'il y avoit un autre homme qui disoit qu'il l'étoit. Le petit Prince éclata de rire, & trouva que cet autre homme étoit fort plaisant.

Vous savez sans doute que le pauvre Lally vient d'être arrêté: on l'accuse de concussions, de péculat, & de toutes sortes de crimes: mais on ne l'accuse pas de poltronnerie. On va lui faire son procès; je plains tous les malheureux: cependant la justice veut qu'il souffre, s'il l'a mérité. Je suis bien malheureuse aussi, quoique d'une autre maniere. La misére publique dont on m'accuse, la haine de mes ennemis, l'ennui de la cour, une mauvaise santé qui empire tous les jours, les rides que je commence à appercevoir sur mon visage, & que d'autres ont apperçues avant moi, tout en un mot, sert à rendre ma situation aussi triste que d'autres la croient agréable. Cependant je ne suis pas tout-à-fait à plaindre, puisque j'ai une amie à qui je puis mon-

trer

trer mon âme toute entiere, qui me plaint sincerement & me console. Qui m'auroit dit, il y a une douzaine d'années, que j'aurois besoin de consolations? Adieu, ma très-chere, je vais pleurer, & penser à vous. Je suis, &c.

---

## LETTRE LXIX.

### *Au Maréchal de* NOAILLES.

1762.

Ce que vous m'écrivez au sujet de la présente négociation avec l'Angleterre, n'est peut-être que trop vrai. Elle est accablée presque autant que nous; elle a une dette énorme & effrayante; ses richesses ne sont que du papier, & ce qui la soutient, c'est uniquement son crédit, qui commence cependant à baisser. Peut-être que si la guerre continuoit seulement encore un an, les Anglois seroient obligés de faire banqueroute, ou de réduire l'intérêt de leur fonds, ce qui leur seroit également funeste, & nous serions amplement vengés. Je comprends toutes ces raisons, je les approuve, & je vous en suis obligée. Mais le Roi est las de la guerre; il est le maître, & il faut obéir. Cependant, Mr. le Maréchal, con-

tinuez-moi vos avis ; la singularité de ma situation me les rend nécessaires, & la supériorité de vos lumieres me les fait estimer autant qu'ils méritent de l'être.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas venir à la cour ? Vous y trouveriez des amis sinceres, à qui vous seriez utile, & qui à leur tour seroient charmés de vous servir. Considérez d'ailleurs qu'il est fort incommode de ne pouvoir conférer que par Lettres : je ne vous dis pas la moitié de ce que je vous dirois de bouche, & vous ne pouvez m'écrire la moitié des choses que vous pourriez me dire & que j'ai besoin de savoir. Mais vous aimez votre repos & votre liberté : hélas ! vous avez bien raison, je vous envie. Votre fils sera un galant homme, digne de vous : mais il n'est pas encore aussi philosophe que son pere, car il aime le monde, comme tous les jeunes gens qui ne le connoissent pas, & il veut faire son chemin. Soyez sûr, Monsieur, qu'il y a une certaine personne qui l'aidera de tout son pouvoir, & qui a déjà fait quelque bagatelle pour lui, en attendant mieux.

Mais pour revenir aux Anglois, ne trouvez-vous pas qu'il est bien dur de payer la subsistance des prisonniers qu'ils ont faits sur nous ?

nous? Il me vient dans l'esprit à ce sujet une comparaison qui me semble juste. Supposé qu'un homme aille voler dans la rue les enfans de son voisin, aura-t-il pour cela le droit de les garder pendant sept ans, & puis d'exiger que ce voisin lui paie leur pension lorsqu'ils lui sont rendus? N'y a-t-il pas là deux injustices? Mais par malheur, il ne s'agit pas ici de justice: la force a enlevé les enfans du Roi, & la force oblige à payer leurs dépenses. Dieu soit loué de tout! mais les choses vont horriblement mal dans ce monde, comme disoit le philosophe Martin.

J'embrasse toute votre famille: quand m'enverrez-vous la petite Henriette? Je meurs d'envie de la voir, quoiqu'à chaque fois elle renouvelle mes douleurs, en me rappellant le souvenir de ma chere Alexandrine, qui avoit comme elle un bon cœur & un très-beau visage. Hélas! la mort me l'a impitoyablement enlevée, lorsque j'étois sur le point de la marier, & cela en vingt-quatre heures de tems. Que je la haïs, cette mort, non pas tant pour moi, que pour les personnes que j'aime & qu'elle m'arrache d'entre les bras! Si je pouvois faire des vers comme Voltaire, la belle satyre que je ferois

contre

contre elle! mais, hélas! je le fais, fort inutilement.

Je vous prie de bien examiner le mémoire de Dubret: je n'ai fait que le parcourir à la hâte faute de tems; mais je crois qu'il y a du bon. Je serois charmée que son projet fût véritablement utile, & possible au commencement de la paix. La France a besoin d'un bon régime pour se remettre. C'est comme un malade qui sort d'une maladie dangereuse, & qui ne sauroit trop se tenir sur ses gardes de peur d'une rechûte. Il y a grand nombre de médecins qui addressent tous les jours au ministere des remédes qu'ils disent excellens & infaillibles: mais nous craignons les charlatans & les empiriques. Vous, Monsieur, qui connoissez si bien la maladie de l'Etat, fournissez-nous des remédes bons & sûrs; ou du moins aidez-nous à rejetter les mauvais & à les connoître. J'attends une Lettre, & je la veux bien longue pour mon plaisir & mon instruction. Adieu, Monsieur; soyez persuadé que personne ne vous estime plus que moi. Je suis, &c.

LET-

## LETTRE LXX.

### *A la Comtesse de* BASCHI.

1762.

ENFIN, après six semaines de conférences, de complimens & de patience, on a conclu les *préliminaires* de la paix, & tout le monde est dans la joie, car cette guerre étoit un horrible fardeau. Le Roi revenoit de la chasse, lorsqu'on les lui a présentés. Il les a signés encore tout botté, en disant qu'il n'avoit jamais rien signé avec plus de plaisir. Je crois pourtant que la paix de 1735, par laquelle il gagna la Lorraine, étoit plus agréable à signer: mais peut-être ne s'en souvient-il plus. Sa bonté d'âme paroît bien ici, & son amour pour son peuple; car il ne trouve d'autre avantage à la paix que celui de soulager son peuple: mais c'est beaucoup pour un bon Roi. N'admirez-vous pas cette singuliere conformité entre la fortune de cet excellent Prince & celle de Louis XIV? Ils ont tous deux été heureux, craints & respectés de toute l'Europe, pendant plus de quarante ans; après quoi ce n'a plus été qu'un long & déplorable enchaînement de calamités, de pertes & de misere. Quels tems? hélas!

Aurois-

Aurois-je jamais cru vivre assez, pour voir *Louis le bien-aimé* devenu un objet de pitié, à qui un vainqueur arrogant accorde la paix comme une grace? Un soldat, qui servoit dans la derniere guerre sous le Maréchal de Saxe, répondit un jour à des étrangers qui lui demandoient, quel étoit son païs? *J'ai l'honneur d'être François.* Qui oseroit en dire autant aujourd'hui? Cependant tout le monde est en l'air au sujet de ces *prélimi-naires:* tout le monde s'embrasse, se caresse, se félicite: j'ai peur que la joie ne nous rende fous, comme la douleur nous a ren-dus misérables.

Hier la petite Marquise que vous savez, courut chez moi toute essouflée, toute suan-te, toute palpitante: „Est-il vrai, Mada-„me, me dit-elle, que la paix soit faite? „Non, Madame, lui dis-je, mais elle se „fera. Eh quand, Madame, reprit-elle, „pour l'amour de Dieu, quand se fera-t-„elle?„ Je lui demandai, quel intérêt si vif elle prenoit à la paix? Elle se mit à rougir & à faire l'enfant. Enfin je la pressai, & dé-couvris qu'il y avoit un homme aimable à l'armée, à qui elle vouloit beaucoup de bien, & qu'elle haïssoit la guerre & aimoit la paix de tout son cœur à cause de lui. Voilà un échantillon de nos belles patriotes.

J'irai

J'irai demain à *Belle-vue*, & j'espére que vous viendrez me voir. Je serai seule au milieu de la foule, & ne verrai que vous, parce que vous valez mieux que tout le reste. Je vous prie de donner pour moi deux cens louis à la petite La Vergue: j'aime cette fille-là pour ses bonnes mœurs & son esprit: je lui ferai toujours du bien, si elle continue à le mériter. Mais il ne faut pas qu'elle sache que cela vienne de moi: par-là nous éviterons la vanité l'une & l'autre. Je me porte bien, mon frere aussi; & vous aussi, à ce que j'espére. Adieu, il y a longtems que je n'ai été d'aussi bonne humeur qu'à présent, à cause de cette paix qui doit rejouir tout le monde, & parce que je m'attends à vous embrasser dans peu.

Si vous voyez ce gros cochon de N... (*), grondez-le bien pour moi. J'ai appris qu'il avoit été fort gai dans un certain endroit. Je voudrois bien savoir, si un loyal Chevalier doit rire dans l'absence de sa dame. Quelle horreur! Manger une omelette brûlante sur le derriere nu d'une pauvre fille. Cette aventure a transpiré malgré toute sa finesse, & on convient généralement que c'est une fort mauvaise & fort cruelle plaisanterie. Nous connoissons ici son complice.

Ils

(*) Nanteuil.

Ils ont, dit-on, donné cinquante louis à cette fille: c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez pour le martyre qu'elle a dû souffrir. Il faut avouer que le monde est quelquefois bien fou & bien méchant. Les femmes mêmes veulent aussi commencer à donner des scénes. Des dames qu'on m'a nommées, revenant de la campagne la sémaine derniere, se sont arrêtées dans une hôtellerie pour se rafraîchir; & s'étant mises à boire, elles ont cassé dans leur belle humeur les verres & les vivres pour imiter un peu le tapage des hommes. Quelles femmes! Adieu, encore une fois. Est-ce que vous ne me dites pas de finir? Je suis, &c.

---

## LETTRE LXXI.

*A la même.*

1762.

Le plaisir que j'ai eu de vous voir, a été bien court, ma chere Comtesse: je ne sais d'autre moyen de le rappeller & de me consoler que celui de vous écrire. Vous savez que nous étions aussi transportés de la conclusion des *préliminaires*, qu'un pauvre mourant à qui son médecin annonce qu'il lui sauvera la vie: mais voici bien d'autres nou-

velles.

velles. Les Anglois, c'eſt-à-dire, les marchands & le petit peuple, jettent feu & flammes: ils parlent de pendre le Miniſtre qui oſera faire la paix, le Miniſtre qui la négociera, & le Miniſtre qui l'approuvera. Le pauvre Duc de B . . (*) fait pitié; il tremble à l'idée ſeule de la réception qu'on lui fera à ſon retour. Mais, dites-vous, le Roi d'Angleterre n'a-t-il donc pas le pouvoir de finir la guerre, & de faire la paix, quand il juge à propos? Pardonnez-moi, Madame, il a ce pouvoir. Qu'eſt ce que ce pauvre B . . . . a donc à trembler? Madame, vous êtes bien ignorante: eſt-ce que vous ne ſavez pas qu'en Angleterre il y a un Roi qui loge à St. James, ſept ou huit cens autres Rois qui s'aſſemblent au Parlement, & ſept ou huit millions qui habitent les villes & la campagne? Quand le Roi de St. James fait quelque choſe qui déplait aux autres, ils commencent d'abord par murmurer, par écrire, par cabaler; puis ils pendent ſes Miniſtres, & lui coupent la tête à lui-même, ou le chaſſent, s'ils peuvent. Le même homme qui lui baiſe la main aujourd'hui pour obtenir une place, lui fera demain la guerre s'il lui en refuſe une ſeconde, en proteſtant tou-

*) Bedford.

toujours qu'il agit pour le bien public. Vous voyez donc, Madame, qu'il n'est pas aussi facile de finir la guerre que de la commencer, dans ce païs de la rate & de la liberté. Cependant je crois que l'ouvrage est trop avancé pour le laisser-là: nous avons beaucoup d'amis à la cour de Londres & au Parlement; il faut qu'ils achevent. J'écris donc à la belle dame, qui aime tant la paix, de ne pas perdre courage & de se consoler.

On prit hier le plus beau cerf du parc de Fontainebleau, & mon Chevalier vint me présenter à genoux le morceau d'honneur. Je reçus cette galanterie avec un air de Reine, comme un hommage naturel rendu à ma beauté; car je me croyois jeune & jolie; mais aujourd'hui je ne le crois plus. Dites à Madame de L.. que je la verrai avec plaisir; j'ai déjà oublié la malice qu'elle m'a faite, mais non pas son mérite, que je considére avant toutes choses: car il faut être juste; cela vaut mieux que de se fâcher. Je vous embrasse: ne voulez-vous pas me faire une nouvelle surprise agréable?

## LETTRE LXXII.

### *A la même.*

Vous n'aviez pas besoin, ma chere amie, de recommander le Marquis: tout le monde l'estime. Je n'ai jamais connu de tête plus claire, ni plus propre aux affaires. Mais il ne faut pas oublier de vous dire que j'ai pensé hier casser la mienne. Il s'agissoit de passer une porte: une Dame vouloit que je passasse la premiere, & moi je ne le voulois pas. En reculant au milieu de cette belle dispute, ne voilà-t-il pas que mon pied s'embarrasse dans ma robe, & je tombe sur le front? J'en suis pourtant quitte pour une petite bosse, qui est une glorieuse marque de ma politesse. On jouera bientôt ici *Esope à la Cour:* ne voulez-vous pas y venir? Nous avons dans cette Cour quantité d'hommes qui sont à la vérité aussi laids qu'Esope, mais très-peu qui soient aussi sages. Je voudrois que cela pût les corriger, ou du moins les rendre plus modestes. La Reine parla hier de vous, & demanda de vos nouvelles: elle a beaucoup d'estime & d'amitié pour toutes les personnes qui vous ressemblent. Cette bonne Princesse est sans contre-

dit la *femme forte*, dont parle ce Roi Juif qui aimoit tant les femmes: elle souffre sa vieillesse, ses infirmités, ses chagrins, (car elle en a) avec un courage que j'admire & qui m'étonne. Je vois par son exemple que la vraie dévotion est bonne à quelque chose. Le Roi vit toujours avec elle, comme un honnête homme vit avec une femme qu'il estime; il est pénétré de sa vertu, & je crois que, s'il lui survit, il la régrettera sincérement. Vous dirai-je encore ce que vous savez, que le Dauphin ne m'aime pas? Il m'en donna hier une nouvelle preuve. Il passoit dans la galerie, & nous nous trouvâmes face à face auprès de la porte: je lui fis une profonde révérence, mais il détourna la tête en faisant la grimace. Sa haine m'afflige beaucoup, sans me rendre injuste. Ce Prince a de grandes qualités, un bon cœur, & peut-être trop de dévotion: mais sur cela je m'imaginé, que le trop vaut mieux que le trop peu. Une chose en quoi je l'admire le plus, c'est son attachement pour le Roi; il l'aime tendrement, & c'est peut-être le seul héritier qui verseroit des larmes sincéres à la mort de son pere. Ces vertus sont rares, mais elles sont belles.

J'examine quelquefois ma conscience, & quand j'y trouve un réspect sincére & natu-

rel

rel pour le bon & le vrai, il me prend des tentations de m'estimer un peu. Je sais que cela ne suffit pas, & que la vertu consiste en quelque chose de plus que les sentimens. Cependant j'espére qu'à force de l'aimer & de la désirer, elle me viendra. Me voilà encore, comme vous voyez, dans la morale: jamais je n'ai tant fait de réflexions qu'à présent; c'est un effet naturel de l'âge. Si elles vous ennuient, passez-les; mais aimez-moi toujours. Adieu, ma très-chere, embrassez-moi sur cette joue, puis sur l'autre: bon soir, je vai me coucher & rêver à vous. Je suis, &c.

---

## LETTRE LXXIII.

### *A Monsieur l'Archévêque de Paris.*

J'AI reçu votre Lettre, Monseigneur: elle m'a surprise & affligée. On se plaint ici que le Clergé fait trop de bruit sur des riens: je sais au moins qu'il tourmente cruellement le Roi. Je souhaiterois que certains Prélats, au lieu de se regarder comme des peres de l'Eglise & de faire des mandemens que le Parlement brûle & que la nation méprise, voulussent au contraire nous donner l'exemple de la modération, de la modestie & de

l'amour de la paix. Je veux croire que vos billets de confession sont une chose excellente; mais la charité vaut encore mieux. Je vous parle ici dans l'amertume de mon cœur; ces querelles m'affligent, parce qu'elles affligent le meilleur des Rois, & scandalisent tout le Royaume: si je me trompe cependant, je prie Dieu de m'éclairer. Mais en même tems, je voulois m'expliquer une bonne fois avec vous. Pour vos Jésuites, il faut les abandonner à la justice des Parlemens. Un homme qui les connoît bien, me disoit hier qu'ils n'ont jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Pérou; & que leur société a été le fléau des Rois & des Etats qui les ont soufferts. Il me seroit impossible de les servir; mais quand même je le pourrois, je ne voudrois pas; je vous le dis tout net. Il paroît qu'ils ont mérité d'être détruits; eh! bien, qu'on les détruise. Je vous prie donc, Monseigneur, de ne me plus parler de cette affaire, & de laisser le Roi en paix: souvenez-vous que vous êtes sujet, avant d'être évêque. Cependant vous êtes aussi mon pasteur, & je vous demande votre sainte bénédiction.

P. S. Je reçois dans ce moment un gros paquet de Lettres. Ce sont des évêques qui me prient d'employer mon crédit en faveur de

de la société. Je vois par-là qu'il y a dans le Royaume une ligue presque générale du Clergé pour la sauver, tandis que presque tous les séculiers s'unissent pour la perdre, & cela avec raison. Je vais prier aussi ces évêques de me laisser tranquille, & de me donner leur sainte bénédiction.

## LETTRE LXXIV.

### *Au Duc de* BROGLIE.

VOUS vous moquez de moi, Monsieur le Duc, avec vos complimens. J'étois fort touchée de votre disgrace, & je murmurois tout bas de voir un galant homme mal avec son Prince, tandis que tant de petits hommes bas & rampans levent fierement la tête & se croient quelque chose parce qu'ils sont heureux. Le Roi étoit fort prévenu, mais à la fin il a ouvert les yeux sur votre mérite & la lâche envie de vos ennemis. Il est vrai que j'ai dit sur cela un petit mot, qui n'a peut-être pas fait de mal; voilà toute l'obligation que vous m'avez, ou plutôt que je vous ai: car mon devoir & tout mon plaisir, sont de servir le mérite opprimé. Tous les étrangers que je vois, ne se lassent pas de parler de vous avec les plus grands éloges, sur-

tout l'Ambassadeur d'Espagne, qui se connoît très-bien en hommes. Je suis bien fâchée que votre ami nous ait quittés pour aller en Dannemarc : on lui a donné quelque sujet de mécontentement, & on commence à s'en repentir. Que deviendra donc la France, si l'on dégoûte les seuls hommes qui puissent lui faire honneur & la défendre ? Cependant il y a encore du remède à cela, s'il ne s'est pas engagé trop avant : on n'est pas éloigné de le satisfaire. Pour revenir à vous, Mr. le Duc, je vous le repéte, je suis ravie de vous revoir parmi nous, favorisé, honoré & content : mais ne m'en remerciez pas davantage . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . .

## LETTRE LXXV.

### *A Monsieur* d'Alembert.

Vous m'avez fait plaisir en me faisant part de votre résolution au sujet de ce voyage chez les Russes. Vous méprisez & refusez avec politesse des offres magnifiques, qui auroient ébloui la plupart des autres. Cette conduite est noble & généreuse : tout le monde l'approuve. Il est plus beau à un philosophe de jouir en paix, au sein de sa patrie &

dans la médiocrité, de la réputation qu'il a acquise par ses travaux, que d'aller chercher ailleurs des biens & des honneurs, qui après tout ne le rendroient pas plus heureux. J'ai lu quelque chose de votre ouvrage sur les Jésuites, & je le trouve aussi bien écrit qu'il est fort & bien raisonné. Ces gens-là ont sans doute mérité leur disgrace, & il me semble qu'on les traite encore avec indulgence. Je suis étonnée que votre ami Voltaire se taise à leur sujet, lui qui fait de si belles choses sur tous les évenemens qui se présentent. Je vous repéte en finissant, que tout le monde loue & admire votre conduite, qui mérite d'être récompensée, & qui le sera. Je suis, &c.

---

## LETTRE LXXVI.

*A Monsieur de* VOLTAIRE.

JE vous remercie beaucoup du livre que vous m'avez envoyé: tout y est beau, tout y est vrai; & vous êtes toujours le prémier homme du monde pour bien écrire & pour bien penser. Vous avez grande raison de prêcher la tolérance; mais les ignorans ne vous entendront pas, & les hypocrites ne voudront pas vous entendre.

Quand on me parla de l'exécution du malheureux Calas, je croyois d'abord que cette scéne s'étoit passée parmi les cannibales; mais on m'a dit que cela venoit d'arriver parmi les sauvages de Toulouse, dans une ville où la sainte Inquisition a été fondée; & je n'en fus pas étonnée. J'ai lu quelques morceaux de votre ouvrage au Roi, qui en a été touché. Il est bien résolu de venger & de réhabiliter la mémoire de cet innocent vieillard: pour moi, je ne serois pas fâchée qu'on envoyât ses juges aux galeres. On dit que cette bonne ville de Toulouse est fort dévote: Dieu me préserve d'être jamais dévote de cette maniere!

Pour revenir à vous, mon cher Monsieur, peut-on écrire encore avec tant de feu & de génie à votre âge? Continuez à instruire les hommes; ils en ont bien besoin: pour moi, je continuerai à vous lire & à vous admirer. On a eu l'insolence de m'adresser l'autre jour des vers très-injurieux pour le Roi & pour moi. Un homme voulut me soutenir que c'étoit vous qui les aviez faits. Je lui soutins qu'ils ne pouvoient être de vous, parce qu'ils étoient mauvais, & que je ne vous avois jamais fait de mal: vous voyez par là ce que je pense de votre génie & de votre justice. Je pardonne volontiers à mes ennemis;

mis; mais je ne pardonne pas si aisément aux ennemis du Roi, & je ne serois pas fâchée que l'auteur de ces beaux vers passât quelque tems à Bicêtre, pour pleurer ses péchés, ses calomnies & sa mauvaise poësie.

Est-il vrai que vous avez été dangereusément malade, & que vous avez reçu les sacrémens avec une dévotion exemplaire? J'appris cette prémiere nouvelle avec douleur, & la seconde avec plaisir; parce qu'elle confirme la bonne opinion que j'ai toujours eue de vous sur le fait de la religion. Cependant vous avez beau faire, vous ne fermerez jamais la bouche à vos petits, mais dangereux ennemis. Mr. d'Argougo disoit à ce sujet: *Ah! le vieux pécheur, il ne croit jamais en Dieu que quand il a la fiévre.* Pour moi, je le grondai beaucoup, lui disant qu'il n'y avoit dans ce discours ni vérité ni charité. Adieu, Apollon, les bonnes nouvelles que j'apprends de votre santé, me font très-agréables: ma joie seroit complette, si je pouvois vous être utile à quelque chose, & voir la France plus heureuse.

LET-

## LETTRE LXXVII.

### *A la Comtesse de* BASCHI.

Je vis hier, ma belle Comtesse, les tableaux exposés au Louvre: j'y trouvai mon visage en plusieurs endroits, & pas un ne me plut. J'avoue, en toute humilité, que ce n'est pas la faute du peintre: je suis seulement venû au monde trop tôt. Un visage de quarante ans est bien différent d'un visage de dix-huit; & quelque force d'âme qu'on ait, on ne pense pas à cela sans dépit. Je tiens en général pour maxime, qu'une belle femme craint moins la mort que la perte de sa jeunesse: quiconque soutient le contraire, ment ou n'est qu'une bête.

A propos, j'ai reçu la visite de la petite femme du nouveau financier. Elle m'a fait mille amitiés avec cet air grossiérement bon & sincére que j'aime tant. Le nouveau Ministre se pique d'être honnête homme: hélas! ils le sont tous pendant vingt-quatre heures. Il a commencé sa réforme par les calottes du Roi, à qui il demanda hier, combien il en pouvoit bien user de paires par an? „Mais, dit le Roi, comme je suis „souvent à cheval, je crois que j'en use

„bien

„bien une en trois jours. Cela ne monte „en tout qu'à environ dix douzaines, dit „le contrôleur: eh bien, voici le mémoire „des culottes qu'on a mises sur le compte „de votre Majesté pour l'année derniere; il „y en a seulement 900 paires.„ Ce galant homme alla ensuite chez Mesdames de France, & tira de sa poche quelques paires de gants blancs, en leur demandant, comment elles les trouvoient? „Ils sont fort beaux, „dirent les Princesses. Fort bien, reprit le „contrôleur, ils ne me coûtent que vingt „sols la paire; les vôtres en coûtoient cin„quante: j'aurai l'honneur de vous en four„nir à l'avenir.„ Vous voyez, ma chere, que cet homme commence bien: mais il y a de plus grandes réformes à faire que celle des culottes ou des gants. On tâche de faire des emprunts: mais les François n'ont rien à prêter, & les étrangers ne le veulent pas. Notre crédit est perdu: il n'y a plus d'hypothéques, ni de fonds libres pour la sûreté des prêteurs. Laval disoit hier qu'un Général Portugais, ayant besoin d'argent, s'adressa à des marchands qui lui prêterent deux cens mille pistoles sur sa barbe. Je ne sais combien d'estime les Hollandois, par exemple, ont pour la barbe du Roi; mais je suis bien sûre qu'ils ne voudroient pas prêter vingt du-

cats

cats sur ce gage. On parloit, il y a quelque tems, de pendre les fermiers généraux : mais ils ont de puissans amis, qui disent qu'ils sont les colonnes de l'État ; d'autres disent qu'ils soutiennent l'État, comme la corde qui soutient un misérable au gibet : qu'en pensez-vous ? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes dans l'abjection & la misére. Autrefois on haïssoit la France, mais on la craignoit : à présent on la haït & on la méprise. Quoique les femmes soient en général fort indifférentes sur les affaires publiques, je ne puis ni ne dois l'être : voilà pourquoi mes Lettres ont presque toujours un mauvais air de politique, qui seroit fort ennuyeux pour toute autre que pour vous.

Il ne faut pas oublier de vous dire que la petite vérole fait rage ici depuis quelque tems : elle a tué vingt personnes en quinze jours, & en a défiguré cinquante autres. Gardez-vous donc bien d'apporter à présent votre beau visage ici ; j'aimerois presque autant vous voir morte que vous voir laide. Je vous embrasse, ma tendre amie ; tâchez de vous consoler de ne me pas voir ; & si vous trouvez ce sécret, ne manquez pas de m'en faire part. Adieu, &c.

LET-

## LETTRE LXXVIII.

*A la même.*

Je tremble encore de la nouvelle que je m'en vais vous dire. On a trouvé un Garde-du-corps couvert de sang & de blessures dans son poste... Eh! qui l'a mis dans cet état, dites-vous? Patience, Madame, & écoutez-moi. On s'approche de lui, on le questionne, on lui demande quels sont ses assassins? Il repond que c'étoient deux hommes de mauvaise mine qui vouloient forcer le passage, & pénétrer dans l'appartement du Roi. Cette aventure a paru bien étonnante, & a repandu l'allarme partout. On l'a encore interrogé, & à la fin on a découvert par ses reponses que son assassin étoit lui-même. Il faut maintenant vous dire, quels étoient les motifs de ce pauvre homme. Il comptoit qu'en se donnant cinq ou six coups de couteau dans des endroits peu dangereux, tout le monde concluroit que la vie du Roi avoit été en grand danger, qu'on admireroit & qu'on recompenseroit son courage & sa fidélité. Mais il se trompoit: on a jugé cette affaire singuliere d'une si grande importance, par les suites fâcheuses qu'elle auroit pu avoir, qu'au lieu d'une recompense, il rece-

vra fûrement la mort. Tous fes camarades font enragés de cette infamie. Pour moi, je penfe que cet homme étoit fou, & qu'il feroit peut-être cruel de pendre un fou, au lieu de l'enfermer aux petites maifons. Mais d'autres penfent tout autrement, & ils font les maîtres (*).

L'écrin que vous m'avez envoyé, eft charmant: je m'amufe à le remplir, quoique je n'ai déjà que trop de ces magnifiques bagatelles, qui ne font utiles qu'à la vanité. Je l'aimerai cependant, parce qu'il vient de vous. Mais à propos d'aimer, c'eft votre fille que j'aime plus que votre écrin: beaux traits, beaux yeux, belle taille & bon cœur. Elle a une foule d'admirateurs, dont elle ne paroit pas faire grand cas; & je l'en eftime davantage, car il eft difficile de lui plaire & de la mériter. Il y a pourtant un jeune homme riche, aimable & d'une grande maifon, qui pourroit lui convenir. Je ne penfe pas même qu'elle le voie avec la même indifférence que les autres; car elle eft toujours fort férieufe & fort réfervée avec lui. C'eft-là un fymptôme de la maladie amoureufe, autant que je puis m'en fouvenir. Si ce parti ne vous déplaifoit pas, j'ai dans l'efprit qu'il ne feroit pas difficile de faire un mariage.

(*) Le pauvre Latouche fut pendu.

riage. C'est la folie des vieilles femmes de faire des mariages, & vous voyez par mon humeur que je suis presque du nombre. Je m'en console assez aisément, surtout parce que je vous aime : le plaisir solide de l'amitié dédommage bien des turbulentes délices des passions. Adieu, ma chere ; aimez-moi toujours bien de votre côté.

## LETTRE LXXIX.

*A la même.*

Aussitôt que vous aurez lu cette Lettre, je vous prie, ma très-chere amie, de faire mettre les chevaux à votre carosse & d'aller chez la Marquise de Laval. C'est encore une emplette : est-ce que je ne serai jamais lasse de faire des emplettes ? Dites-lui donc que je l'aime beaucoup, & que je la prie de songer à ce qu'elle sait bien tandis qu'il est encore tems. Elle vous dira ce que c'est ; mais ne me grondez pas, si vous désapprouvez cette dépense. Le maigre Ambassadeur va nous quitter ; & personne, à ce que je pense, ne le regrettera, excepté son boucher & son tailleur : il n'a ni l'esprit, ni la personne aimable. Le Roi lui donnera son portrait : on ne sait pas encore qui lui succédera.

Eſt-il vrai que le comte va aux eaux de Plombieres? Le pauvre homme! je le plains s'il en a beſoin, & encore plus ſi cela n'eſt pas. On va dans ces endroits-là plus ſouvent par plaiſir que par beſoin. Vous connoiſſez un certain Mr. le Riom: eh bien: il y a dépenſé cinquante mille écus de rente. C'eſt une bonne leçon: mais qui eſt-ce qui profite des bonnes leçons? Faites donc tous vos efforts pour rompre ce voyage, s'il n'eſt pas abſolument néceſſaire. Le gros bœuf eſt bien malade: on eſpère qu'il mourra; il vit trop longtems pour ſa pauvre famille & les honnêtes gens. Savez-vous que la groſſe ducheſſe eſt arrivée, celle qui court ſeule toute l'Europe comme un grenadier? En vérité la nature s'eſt trompée en la faiſant; car c'eſt un homme que cette femme là. Elle vit le Roi hier, qui lui demanda des nouvelles de ſes voyages, & ſi Londres étoit plus beau que Paris? „Sire, dit-elle, il n'y a pas „de belles maiſons à Londres; mais il y a „quantité de belles rues, & de beaux viſages, „ſurtout parmi les femmes„. Elle part bientôt pour l'Allemagne qu'elle a déjà vue deux fois, & elle nous promet une relation de ſes voyages; cela ſera curieux. Je ſuis obligée de finir ici. Donnez-moi pourtant un baiſer; je vous en rendrai mille, &c.

LET-

## LETTRE LXXX.

### *A la même.*

Je suis bien fâchée contre vous. Je vous attendois cette semaine: pourquoi n'êtes-vous pas venue? Si vous saviez l'ennui qui me dévore le cœur dans ce *paradis terrestre*, comme les ignorans l'appellent, vous viendriez me voir, sinon par inclination, du moins par charité. Il n'y a pas d'homme qui soit aimable que le Roi: tous les autres font pitié: pour les femmes, je n'en veux rien dire; cependant tout le monde les court. La galanterie est la folie des François: les autres nations savent aimer. Mais en parlant d'aimer, je crois que votre fille en tient: la pauvre petite ne sait pas ce que je veux dire; c'est l'innocence même. Elle est devenue tout-à-coup sérieuse, grave; & souvent je lui vois des yeux qui paroissent avoir pleuré. Au reste, le jeune homme que je soupçonne a du mérite, & ne me déplait pas. Je regarde votre famille comme la mienne: avouez que l'amitié est une belle chose, puisqu'elle met, pour ainsi dire, la même ame en deux corps.

La pauvre ville de Dunkerque a envoyé ici des députés pour faire des représenta-

 tions

tions inutiles au sujet de la démolition de son port: il faut que le traité de paix s'exécute: quelle pitié! Les Anglois parlent déjà de guerre: les uns parient qu'elle se fera en six mois, d'autres en un an. C'est l'usage de ce peuple fou; on parie au lieu de raisonner. Mais voici des nouvelles effrayantes qu'on a lues dans les papiers Anglois. Il faut donc que vous sachiez, Madame, que l'Empereur hait les François à la mort; qu'il veut ravoir la Lorraine sans rendre ce qu'il a reçu à sa place: il doit encore conquérir l'Alsace & les trois Evêchés, comme des anciens domaines de l'Empire. Son armée est déjà en campagne: elle est auprès de Treves, où sans doute elle est tombée des nues; & tout cela va fondre sur la pauvre France au printems. Voilà, Madame, ce que les Anglois écrivent, & ce qu'ils croient: cependant ils se disent sages & raisonnables.

Il semble qu'ils auront beaucoup de peine à se bien établir au Canada; les sauvages aiment toujours les François, & font à leurs nouveaux maîtres tout le mal qu'ils peuvent: je ne crois pas qu'il y ait de nation qui possede si bien l'art de se faire haïr que les Anglois. Tant mieux, ils seroient trop dangereux s'ils étoient encore aimables.

J'ai

J'ai presque envie de vous aller surprendre un de ces jours: mais ne m'attendez pas, car ce ne seroit plus une surprise. Mon Dieu ! le beau tems! Que n'étes-vous ici pour m'aider à le trouver encore plus beau? Adieu.

---

## LETTRE LXXXI.

### *A la même.*

Vos réflexions sur l'amitié sont excellentes, & mériteroient d'être imprimées pour votre honneur & l'instruction des autres. Les hommes disent qu'il est impossible que des femmes s'aiment sincerement. Ils mentent: notre exemple seul prouve le contraire.

Oui, certainement, j'ai vu le comte de G.. *); c'est un homme qui parle mal, mais qui pense bien. Il est magnifique en tout, & on veut faire un Ambassadeur. C'est une chose curieuse de voir avec quelle ardeur nos courtisans demandent qu'on leur permette de s'aller ruiner dans les ambassades: j'admire ici les bons effets de la vanité. C'est une folie particuliere à la noblesse Françoise: ailleurs on sert, mais on se fait bien payer; mais chez nous on paye

 pour

*) Guerchi, depuis Ambassadeur à la cour de Londres.

pour servir: peut-être cet esprit est-il utile à un Etat. Ce comte donc part bientôt; il a sollicité l'honneur d'être mon correspondant, & je lui ai accordé cette grace. Ainsi nous aurons des nouvelles. Mais à propos de nouvelles, je me promenois hier seule avec notre petite fille dans mon parc: il étoit presque nuit, & nous vîmes des choses effrayantes. D'abord il nous apparut un grand fantôme blanc; c'étoit mon jardinier, qui étoit en chemise. A vingt pas de-là nous apperçûmes un géant tout noir: c'étoit un grand arbre dépouillé de ses branches. Un peu plus loin nous entendîmes des cris épouvantables: c'étoient les enfans du suisse. qui s'amusoient à faire du tapage. Voilà, ma chere, quelles furent nos frayeurs: la plupart des craintes des hommes ne sont gueres moins ridicules.

Est-il vrai que la place de Louis XV. soit aussi belle qu'on le dit? Je n'ai pas eu le tems de la bien voir. On va la dédier; mais c'est au milieu des victoires qu'il faudroit faire de pareilles cérémonies. Est-il vrai que le petit Duc s'est avisé de me haïr, & de mal parler de moi? Voilà donc encore un ingrat qu'il faudra mettre dans ma liste. Est il vrai que vous m'aimez toujours? Cette amitié me suffit; & malgré le torrent de hai-

nes,

nes, d'impertinences & d'horreurs que j'essuie tous les jours, si vous me restez fidele, je ne serai pas à plaindre. Recevez, ma chere, le baiser le plus tendre de votre amie. Je suis, &c.

---

## LETTRE LXXXII.

### *A Madame de* NEUILLI.

JE viens d'apprendre votre querelle avec la fiere Duchesse. Elle a tort, & vous n'avez pas raison: il faut avoir de la complaisance & des égards dans le monde, sans quoi la vie est un pesant fardeau pour nous & pour les autres. Chacun a ses foiblesses, & les femmes surtout; supportons réciproquement nos défauts, ou retirons-nous dans les bois, si nous ne pouvons pas vivre avec les hommes. La Duchesse est fiere, prompte & étourdie; mais elle a le cœur bon, & je crois que sa faute est involontaire. Je veux absolument vous reconcilier, & vous faire embrasser: ces petites guerres de femmes sont toujours ridicules, & font rire les hommes, qui en pareil cas se coupent bravement la gorge sans s'amuser à crier & à disputer.

Le nonce doit faire son entrée cette semaine: j'y enverrai la petite St. Ives, qui est

fort curieuse de voir ces petites choses. Voulez-vous bien, ma chere Dame, vous en charger, & me la ramener ensuite à Bellevue, où nous passerons la soirée aussi agréablement que des femmes peuvent faire? J'ai vu hier le petit Comte; il est bien joli; il me fait toujours souvenir de ma pauvre Alexandrine, qui avoit beaucoup de son air. Je vous salue de tout mon cœur: aimez tout le monde, & ne vous fâchez contre personne; car la colere est fort mauvaise pour la santé. Je suis, &c.

---

## LETTRE LXXXIII.

*A la Comtesse de* BASCHI.

Un des grands agrémens de ma situation est d'être obligée de faire politesse & bon visage à des personnes que je hais ou qui me haïssent. J'ai reçu ce matin la visite de la petite Duchesse. Ah! quelle assommante créature! Comme elle grasseye, comme elle languit! On diroit qu'elle n'est au monde que pour avoir des vapeurs, & se regarder au miroir. Il m'a fallu essuyer mille complimens extravagans de cette femme-là, entendre mille impertinences, & recevoir mille fausses caresses. J'éprouve de plus en plus que la

bonne

bonne compagnie eſt déteſtable : venez bien-tôt m'embraſſer & me conſoler. Il eſt étonnant de voir avec quel ſoin nos femmes étudient l'art de plaire, qui ne peut leur convenir que dix ou douze ans tout au plus ; tandis qu'elles négligent leur eſprit, qui doit leur ſervir toute la vie. Celle-ci s'imaginer qu'elle n'a été créée que pour être belle & pour avoir des aventures. Vous, ma chere, qui êtes belle avec modeſtie, & qui plaiſez ſans chercher à plaire, continuez de donner à notre ſexe l'exemple de la ſageſſe & du bon ſens, & aimez toujours ceux qui vous aiment. Je ſuis, &c.

---

## LETTRE LXXXIV.

*A la même.*

Je connois donc enfin Madame la Maréchale. Je cherchois une amie ; & n'ai trouvé qu'une intriguante ſans eſprit & ſans modération. Elle a voulu me détruire : je lui pardonne, & ne lui ferai d'autre mal que de la mépriſer & de l'éviter. Ma ſituation eſt bien malheureuſe ! Je ne peux connoître mes amis, ni mes ennemis : ils ont tous les mêmes égards extérieurs, la même politeſſe & le même langage. Ah ! que je hais ce

 monde

monde bas & flatteur! J'aimerois bien mieux l'honnête franchise des sauvages, qui aiment ou haïssent ouvertement. Parmi nous on rampe, on caresse, on embrasse ceux qu'on veut perdre; & tout cela s'appelle le bel usage du monde chez les peuples civilisés. Vous, ma chere, vous êtes presque la seule qui me consoliez de toutes ces miseres . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . .

---

## LETTRE LXXXV.

*A la même.*

J'ARRIVAI hier de Fontainebleau, triste abattue, de mauvaise humeur: la chose la plus agréable pour moi est de vous écrire. Je n'ai rien de caché pour vous, ma tendre amie: je ne sais cependant si vous recevez mes confidences avec le même plaisir que je vous les fais: mais j'ai besoin de vous les faire, pour soulager un peu mon cœur. Quelle est donc la situation des grands! Ils ne vivent jamais que dans l'avenir, & ne sont heureux qu'en espérance: il n'y a point de bonheur dans l'ambition. Je suis toujours mélancolique, & souvent sans raison. Les bontés du Roi, les égards des courtisans, l'atta-

l'attachement de mes domestiques, & la fidélité d'un très-petit nombre d'amis: tant de motifs, qui devroient me rendre heureuse, ne me touchent plus. J'ai eu autrefois la pensée de devenir femme de Roi, & je me flattois que le meilleur des Princes pourroit bien faire pour moi ce que son bisayeul avoit fait pour une veuve de cinquante ans. Il n'y avoit qu'une petite difficulté à ce beau plan: la grande *) Dame, & le petit **) Normand vivoient encore. Voilà, ma belle comtesse, les chimeres qui ont longtems amusé ce cœur foible, qui n'aime presque plus rien que vous. Je n'ai plus de goût pour ce qui me plaisoit tant auparavant. J'ai fait meubler magnifiquement ma maison de Paris: eh bien! cela m'a plu pendant deux jours. Celle de Belle-vue est charmante, & il n'y a que moi qui ne la puisse souffrir. Des personnes charitables me rapportent tous les jours l'histoire & les aventures de Paris: on croit que j'écoute: mais quand on a fini, je demande ce qu'on a dit? En un mot, je ne vis plus, je suis morte avant mon tems: mon Royaume n'est plus de ce monde. Tout le monde conspire à me rendre la vie amere. On m'impute la misere

*) La Reine.
**) Mr. le Normand d'Etioles, son mari.

misere publique; les mauvais plans du cabinet, les mauvais succès de la guerre & les triomphes de nos ennemis. On m'accuse de vendre tout, de disposer de tout, de gouverner tout. Il arriva l'autre jour qu'un bon vieillard, au dîner du Roi, s'approcha de lui & le pria de vouloir bien le recommander à Madame de Pompadour. Tout le monde éclata de rire de la simplicité de ce pauvre homme: mais moi je ne riois pas. Un autre présenta, il y a quelque tems, au conseil un mémoire admirable pour trouver de l'argent sans incommoder le peuple: son projet étoit de me prier de prêter cent millions au Roi. On rit encore de ce beau plan; mais moi je ne riois pas. Cette haine & cet acharnement général de la nation me sont bien sensibles: ma vie est une mort continuelle. Je devrois, sans doute, me retirer de la cour: mais je suis foible, & je ne puis ni la souffrir ni la quitter. J'envie, ma tendre amie, votre bonheur. Adieu, plaignez-moi, & s'il se peut, donnez-moi quelque consolation.



TABLE

# TABLE DES LETTRES

Contenues dans la

## PREMIERE PARTIE.



LETTRE

LETTRE

---

## SECONDE PARTIE.

## TABLE DES LETTRES.



